

Christopher Vasey

Vaincre le stress et vivre le présent

L'énigme du temps

Sommaire

Introduction

Chapitre 1	Le temps qui passe	3
Chapitre 2	Qu'est-ce que le temps ?	5
Chapitre 3	Histoire de la mesure du temps	10
Chapitre 4	Le temps passe-t-il vraiment ?	17
Chapitre 5	Le temps est immobile	21
Chapitre 6	Le temps et la vie	28
Chapitre 7	Les différentes « vitesses » du temps	33
Chapitre 8	L'accélération de l'histoire	38
Chapitre 9	Ne pas avoir le temps	45
Chapitre 10	Vaincre le temps	50
Chapitre 11	Vivre le présent	56

Introduction

De nos jours, la vie est ressentie par la majorité des gens comme étant trop stressante : il faut sans cesse se dépêcher pour tout faire. La pression est d'autant plus grande qu'il y a des horaires auxquels il faut se conformer, des rythmes de travail à suivre et des échéances trop courtes à respecter. Se hâter, courir, du matin au soir, aussi bien dans la vie professionnelle que familiale, semble être le lot des hommes et des femmes d'aujourd'hui.

Le grand responsable de cet état de choses est presque unanimement désigné comme étant le temps, plus précisément le manque de temps. C'est lui qui fait que notre vie se déroule à un rythme insensé : le temps passe trop vite, il en manque pour tout faire, il faut chercher à gagner du temps, à en économiser.

Le temps est invoqué de mille manières et, pour ne pas le gaspiller, la course après le temps reprend de plus belle. Ne serait-il pas plus approprié, cependant, de s'arrêter un instant et de chercher à mieux comprendre ce qu'il est véritablement, plutôt que de courir aveuglément après lui ? En effet, que savons-nous du temps, ce temps qui actuellement régit toute notre vie ? Qu'est-il ? D'où vient-il ? Comment passe-t-il ? Peut-on vraiment gagner du temps ou rattraper celui que l'on a perdu ?

Autant de questions auxquelles cherche à répondre ce livre, afin que par une meilleure compréhension du temps, il devienne possible de se libérer du stress et de commencer à vraiment vivre sa vie.

Chapitre 1 : Le temps qui passe

La représentation que l'on se fait habituellement du temps est que le temps passe et fuit.

On parle du temps qui passe vite ou qui passe lentement, le temps qui fuit douloureusement ou, au contraire, sans que l'on s'en aperçoive. Pour patienter, on se reconforte en disant qu'il va encore s'écouler du temps jusqu'à ce que tel ou tel événement ait lieu. Et en guise de consolation, on affirme qu'avec le temps qui passe, les chagrins et les tourments passent aussi.

Le fleuve du temps

Le temps apparaît ainsi comme un fleuve qui s'écoule indépendamment de nous. Son mouvement est inexorable : on ne peut l'arrêter et il est irréversible, on ne peut faire revenir à soi les temps écoulés.

Les instruments utilisés pour mesurer le temps semblent nous rendre visible cet écoulement : inlassablement, les aiguilles de la montre poursuivent leur marche en avant, l'ombre avance sur le cadran solaire et le sable s'écoule dans le sablier.

À toutes les époques, l'être humain a observé et chanté la marche inexorable du temps. Dans la Bible, Job se plaint de la rapidité avec laquelle les jours fuient sans jamais le soulager de ses tourments :

« Mes jours sont plus rapides qu'un courrier ;
Ils fuient sans avoir vu le bonheur ;
Ils passent comme les navires de jonc,
comme l'aigle qui fond sur sa proie »

Job, chap. 9, versets 25-26

Plus près de nous, Alphonse de Lamartine écrivait :

« Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
jeter l'ancre un seul jour ?

...

Ô temps ! suspends ton vol, et vous, heures propices,
Suspendez votre cours !
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours ! »

Le lac

Baudelaire, lui, personnifie en une horloge effrayante le temps qui le prive progressivement de vie pour le rapprocher d'autant plus sûrement de la mort :

« Horloge ! dieu sinistre, effrayant, impassible,
Dont le doigt nous menace et nous dit « Souviens-toi »

...

Trois mille six cents fois par heure, la Seconde
Chuchote : Souviens-toi ! — Rapide, avec sa voix
D'insecte, maintenant dit : je suis autrefois [...] »

L'horloge

Du futur au passé

Dans les sciences, le temps est aussi considéré comme quelque chose qui passe. La succession chronologique de tous les événements qu'il contient est représentée par des points sur une ligne, ligne — ou temps — qui, en avançant, amènerait dans le présent les uns après les autres les différents événements.

Cette représentation correspond à ce que nous ressentons dans notre vie. Lorsque nous attendons un événement important, qui doit avoir lieu à une date et une heure précises (un examen ou un rendez-vous déterminant par exemple), cet événement est d'abord loin encore d'être une réalité ; il est très éloigné de nous, c'est-à-dire du moment présent. Mais, peu à peu, ce moment se rapproche. La distance entre lui et nous diminue progressivement. Il est de plus en plus près, devient imminent et, brusquement, il est là ; il est entré dans le moment présent. En très peu de temps pourtant, l'événement est passé ; il est derrière nous. Il s'éloigne progressivement de plus en plus des réalités que nous vivons et finit parfois par disparaître complètement du champ de notre conscience.

Le flot du temps avance donc dans une direction unique : venant du futur, il amène les événements dans le présent, pour disparaître ensuite dans le passé. Et comme ce processus se répète indéfiniment et que les événements apportés par le temps ne peuvent demeurer dans le présent, nous disons que le temps passe.

Le temps ne fait cependant pas que passer. Il ne se déplace pas de manière neutre, toujours identique à lui-même, mais il revêt aussi des formes différentes selon ce qu'il nous amène. Ne dit-on pas que « les temps changent », que les « beaux ou mauvais temps sont encore à venir », que « les temps ne sont plus les mêmes », etc. Dans les flots sans cesse changeants du temps, certains événements se répètent régulièrement, d'autres n'ont lieu qu'une seule fois. Les scientifiques étudient les choses qui se répètent pour y découvrir les lois de la nature, alors que les historiens s'intéressent aux choses qui ne se répètent pas, étant la marque du libre arbitre de l'être humain, c'est-à-dire de l'être humain livré à lui-même dans le temps.

Chapitre 2 : Qu'est-ce que le temps ?

À tout moment, nous utilisons des expressions comme : « le temps passe », « avoir du temps », « du temps en reste », « du temps libre », « du temps en trop », « perdre ou gagner du temps », « rattraper le temps perdu », « ne pas avoir de temps », etc.

La notion du temps est omniprésente dans notre vie. Elle règle la plus grande partie de notre existence et il apparaît comme évident à chacun d'entre nous qu'il sait parfaitement de quoi il s'agit. Mais, en réfléchissant plus à fond sur ce qu'est réellement le temps (où il se trouve, comment il passe, de quelle nature il est, etc.), nous nous retrouvons le plus souvent dans la situation si bien décrite par Saint Augustin : « Qu'est-ce donc que le temps ? », disait-il, « Si personne ne me pose la question, je sais. Si quelqu'un pose la question et que je veuille expliquer, je ne sais plus. »

Les caractéristiques du temps

La difficulté que l'on éprouve à appréhender la notion de temps provient de ce qu'il possède des caractéristiques tout à fait paradoxales.

Le temps est simultanément long et court, long parce qu'il dure depuis des millions d'années, court parce que celui que nous avons ne nous suffit jamais. Il est aussi lent et rapide, lent pour celui qui attend, rapide pour celui qui en jouit. Il est grand jusqu'à l'infini et petit comme la fraction de seconde. Il peut immortaliser les hommes, mais les conduit aussi à la mort. Le temps peut effacer le souvenir, mais il peut également les faire remonter à la surface. D'une part, il est rare, mais nous le gaspillons ; d'autre part, nous en avons toujours à disposition, mais nous n'en profitons pas assez. Et s'il disparaît à mesure que nous l'utilisons, il disparaît également lorsque nous ne l'utilisons pas. Il vaut de l'or (« time is money ») et pourtant, il ne peut se vendre ni s'acheter. Rien ne se fait sans lui, et pourtant, il nous est étranger, puisque nous le connaissons si mal.

La principale difficulté à laquelle on est confronté lorsqu'on étudie le temps est qu'il n'est pas directement observable comme l'est une pierre ou une plante : le temps est invisible. Personne ne l'a jamais vu, et par conséquent, personne ne peut dire comment il se présente ni où il se trouve.

Il existe cependant de très nombreuses choses, à part le temps, que nous ne voyons pas, mais que nous utilisons et étudions : par exemple, l'électricité, l'atome, les ondes radio, les pensées, la volonté humaine, etc. Ces choses sont invisibles, mais nous apprenons à les connaître par l'intermédiaire des **effets** que leur activité entraîne dans la matière. Il est donc tout à fait possible d'étudier le temps en utilisant la même approche. Ainsi, si la question : « Qu'est-ce que le temps ? » ne nous aide pas à mieux appréhender le temps, la question « À quoi **voit**-on que le temps passe ? » devait se révéler plus utile.

La réponse à cette question est que nous voyons le temps passer grâce aux modifications qui s'opèrent dans la position ou la forme des objets qui nous entourent. À son lever, le soleil est bas sur l'horizon, au milieu de la journée, il est au zénith. Entre les deux, il s'est passé quelque chose. Le soleil n'a pas seulement changé de position, mais un certain laps de temps s'est écoulé. En effet, de même que l'on ne peut être à deux endroits différents de l'espace au même moment, on ne peut être simultanément à deux différents moments du temps. Le moment où le soleil est bas sur l'horizon n'est pas le même que celui où il se trouve au zénith.

Entre les deux, une certaine durée a eu lieu qui nous permet de prendre conscience de l'écoulement du temps.

Il en va de même entre le moment où je suis joyeux et celui où je suis triste, celui où une fleur est en bouton et le moment où elle s'épanouit, où le vase se renverse et où il est vide, etc. Mais aussi différents et variés que soient ces points de repère du temps, ils n'en ont pas moins tous un point commun qui peut nous aider à mieux comprendre le temps : ils sont tous situés dans l'espace. Pour nous, tout au moins, le temps est toujours intimement lié à l'espace, car c'est toujours dans l'espace que se trouvent les formes et qu'ont lieu les événements (les changements de forme) qui nous permettent de repérer le passage du temps.

Le temps est tellement intimement lié à l'espace que, lorsque nous nous remémorons le passé ou essayons d'imaginer le futur, nous ne pensons pas à des moments, mais à des événements, c'est-à-dire à quelque chose situé dans l'espace. D'ailleurs, que serait le temps si l'espace et les formes qui s'y trouvent n'existaient pas ? Existerait-il encore ? Nous serions incapables de le dire, puisqu'il n'y aurait rien pour constater son activité ou pour mesurer son passage.

Or, si le temps semble ne pas pouvoir exister sans l'espace, l'inverse est aussi vrai. L'espace ne semble pas pouvoir se passer du temps.

L'absence de temps, c'est l'absence de durée. Il n'y a pas d'« avant » et d'« après ». Avec la durée, les objets de l'espace ont été, ils sont et, généralement, ils seront. Si la durée est réduite au maximum, au point de devenir la plus petite durée possible, l'instantané, les objets existeraient un temps si court qu'à peine ils seraient, qu'ils ne seraient plus. Mais l'instantané fait encore partie du temps et ce que nous cherchions, c'est la situation d'absence de temps. Avec un temps plus court que l'instantané, les formes, les objets n'apparaîtraient tout simplement pas dans la réalité. Ils seraient inexistantes. Et sans objet, sans forme, pas d'espace non plus.

Les choses concrètes qui nous entourent n'ont donc jamais trois dimensions seulement (une longueur, une largeur et une hauteur), elles possèdent également une quatrième dimension : le temps, car, sans temps, les objets n'existeraient pas.

La mesure du temps

Comme nous l'avons vu, le temps ne peut se mesurer en soi. Il n'existe pas non plus une montre cosmique à laquelle nous pouvons nous référer. Pour mesurer le temps, il est indispensable pour nous d'être en présence d'objets visibles et tangibles. Ces objets doivent cependant répondre à un certain nombre de critères. Le premier est d'être en mouvement, c'est-à-dire soit de changer de forme soit de se déplacer dans l'espace. Un objet parfaitement immobile ne serait d'aucune utilité : on ne mesure pas non plus l'écoulement du temps sur une image. Seul un mouvement permet de repérer le début et la fin d'une durée, et ainsi, un certain laps de temps.

Un autre point fondamental est que l'objet pris comme point de repère soit différent de celui qui fait partie de l'événement dont on veut déterminer la durée. En effet, dire que le temps que m'a pris la lecture de tel livre est le temps que m'a pris la lecture du livre en question est rigoureusement exact, mais n'est d'aucune utilité. Par contre, si je dis que le temps que m'a pris la lecture de ce livre est le temps mis par le soleil pour parcourir la moitié de son parcours

quotidien, je me trouve en possession d'une information qui peut être utile, parce que représentative de quelque chose.

Les quelques autres critères auxquels doivent répondre les objets utilisés pour mesurer le temps sont d'être accessibles à tous, de posséder un mouvement dont la durée est relativement courte et qui se répète régulièrement.

Pour toutes ces raisons, c'est la révolution apparente des astres autour de la terre, et plus particulièrement la révolution du soleil, qui s'est imposée comme le meilleur moyen de mesurer la marche du temps. La révolution du soleil est effectivement accessible à tous parce que visible par tout un chacun. Sa durée n'est pas très longue (un jour) et c'est un phénomène qui se répète de manière régulière.

Le temps que met de l'eau pour bouillir ou celui que met une montagne pour se former ne pourraient pas être utilisés pour mesurer le temps. Le temps pendant lequel se déroulent ces phénomènes est trop court dans le premier cas et trop long dans le deuxième. En plus, ni l'un ni l'autre ne se répète de manière régulière.

Plutôt que de se baser sur l'observation de la réalité extérieure, comme nous l'avons envisagé jusqu'à présent, ne serait-il pas possible de mesurer le temps en se référant à une horloge interne ?

L'existence d'une horloge biologique a été envisagée lorsqu'il fut découvert que différentes fonctions physiologiques suivaient un rythme précis dans le temps, et que ces rythmes semblaient se maintenir même si l'on essayait de les modifier en plaçant l'être humain dans des conditions de vie différentes.

Un de ces rythmes est le changement de température corporelle au cours de la journée. En général, la température du corps s'élève le jour et s'abaisse la nuit. Même lorsque quelqu'un se met à travailler de nuit plutôt que de jour, l'alternance des températures demeure, mais en s'inversant, pour s'adapter à la nouvelle organisation quotidienne. Ainsi, la température corporelle s'élève à la tombée de la nuit et diminue au lever du jour.

Dans les années soixante, différentes expériences ont été menées pour vérifier si des êtres humains privés de montre et de toute possibilité de voir la lumière du jour (au fond d'une grotte, par exemple) étaient capables de maintenir leurs activités quotidiennes en se référant à une hypothétique horloge interne.

Si le début des expériences donna des résultats prometteurs, il s'avéra, de manière générale, que plus elles avançaient, plus la durée de la « journée » s'allongeait pour atteindre quarante-huit heures environ, et ceci sans que les cobayes humains ne s'en aperçoivent. L'espoir de découvrir l'existence d'une horloge interne disparut ainsi pour toujours.

Est-ce que le fait que le temps ne soit ni visible extérieurement ni ressenti avec exactitude intérieurement signifie qu'il n'existe pas ? Qu'il est une invention de l'homme, comme plus d'un l'a affirmé ? Le fait que certaines peuplades ne possèdent pas dans leur vocabulaire un mot ou une expression équivalente au mot « temps » n'est pas une preuve qui permette de l'affirmer.

Si une peuplade de ce genre (les Nuers d'Afrique, par exemple) ne possède aucun système de référence abstrait, comme des heures et des minutes pour déterminer l'écoulement du temps, elle n'en possède pas moins son propre système de repère du temps. Pour les Nuers, les moments précis de la journée sont déterminés par les activités de leur vie quotidienne d'éleveurs : la conduite des bœufs, des chèvres, etc. aux pâturages ou aux points d'eau, leur retour à l'enclos ou à l'étable, les soins, la traite, etc.

Ces différentes activités qui s'enchaînent de manière régulière au cours de la journée et qui ne sont jamais remises en question et modifiées, ponctuent de manière immuable son cours, puisqu'elles prennent toujours à peu près le même temps. Les différents éléments qui la constituent peuvent dès lors servir d'échelle de repère et situer les événements dans la journée. Certes, les Nuers ne pourront pas dire qu'un lion s'est approché du troupeau à 13 heures, puisqu'ils n'utilisent pas notre système de mesure. Mais, ils diront, par exemple, que l'événement a eu lieu au moment où le troupeau est conduit à l'ombre des arbres pour échapper aux plus fortes chaleurs. Dans leur manière d'appréhender les choses, conduire le troupeau à l'ombre, réveille une notion tout aussi précise que treize heures pour nous, car leur troupeau est en effet conduit à l'ombre tous les jours approximativement au même moment.

Il est à noter que leur système de mesure étant basé sur leurs activités, les Nuers ne doivent pas stresser pour essayer de faire correspondre l'exécution de leurs travaux avec un horaire abstrait comme nous le faisons !

Depuis quand le temps existe-t-il ?

Qu'il fasse partie d'une civilisation très simple ou très avancée, l'être humain semble avoir toujours possédé une notion du temps. Mais ce temps dont les hommes parlent, depuis quand existe-t-il ?

Une chose semble assez certaine : le temps n'est pas éternel, c'est-à-dire qu'il n'est pas quelque chose qui n'a jamais eu de début et qui n'aura jamais de fin. En effet, dans le temps, il y a des temps plus anciens et d'autres plus récents, car « avant », « après », « ancien », « passé », « futur » sont des notions liées au temps. Mais, puisqu'il en est ainsi, le temps le plus ancien des temps anciens est... le début. Et, s'il y a eu un début, un commencement, nous ne nous trouvons pas dans quelque chose d'éternel, mais de limité, comme l'est la création. Ce qui nous ramène au lien qui semble exister entre l'espace et le temps. L'éternité serait donc quelque chose en relation avec ce qui est hors de la création : la divinité ; et le temps, à ce qui est dans la création.

La Bible nous apprend-elle quelque chose sur le temps ? Si l'on se réfère à la genèse de la création telle qu'elle est relatée dans la Bible, il faut attendre le quatrième jour pour qu'il soit explicitement fait mention d'un système de mesure du temps. C'est donc après que le Créateur ait créé la lumière (premier jour), le ciel (deuxième jour), la terre et la végétation (troisième jour), que le quatrième jour :

« Dieu dit : qu'il y ait des luminaires dans l'étendue du ciel, pour séparer le jour d'avec la nuit ; que ce soient les signes pour marquer les époques, les jours, les années,... » (Genèse 1, 14)

Une lecture superficielle de ce verset pourrait nous amener à penser que le temps débuta le quatrième jour. Mais il n'en est rien, car la révolution des astres n'y est pas considérée comme

le temps lui-même, mais comme les *signes* marquant la marche du temps. Ces signes et les différents moyens utilisés par l'homme pour mesurer le temps, peuvent-ils nous aider à mieux cerner ce qu'est le temps ? C'est ce que nous allons voir maintenant.

Chapitre 3 : Histoire de la mesure du temps

À notre époque, pratiquement tout le monde porte une montre à son poignet et peut ainsi facilement se situer dans le temps. La matinée est-elle déjà bien avancée ? Sommes-nous au milieu ou à la fin de l'après-midi ? Combien de temps reste-t-il jusqu'à la nuit ? Tant de questions qui trouvent une réponse aisée par un simple coup d'œil jeté sur le cadran de sa montre. Mais, au Moyen Âge, dans l'Antiquité grecque ou romaine, du temps de l'homme des cavernes, comment le commun des mortels s'y prenait-il pour savoir l'heure ?

L'observation de la nature

L'expression « savoir l'heure » est prise ici dans son sens moderne, car ce que nous appelons heure ne représentait absolument rien du tout pour la majeure partie de l'humanité jusqu'au XII^e et XIV^e siècle. Il faudrait plutôt dire : comment le commun des mortels s'y prenait-il pour déterminer à quel moment de la journée il se trouvait et comment définissait-il ces moments lorsqu'il en parlait à ses semblables ?

Mis à part les moments de la journée faciles à déterminer, comme le lever et le coucher du soleil ou le milieu de la journée (quand le soleil atteint sa plus haute position dans le ciel), les autres moments de la journée étaient définis de manière très rudimentaire. Dans les textes grecs remontant à l'époque d'Homère, c'est-à-dire au IX^e siècle av. J.-C., la journée était sommairement divisée entre matinée et après-midi. Plus tard, des distinctions supplémentaires furent introduites. Le matin fut divisé en matinée et avant-midi ; la deuxième moitié de la journée en après-midi et crépuscule. Venaient ensuite pour la nuit : le soir, minuit et l'aube.

Pendant longtemps, la mesure du temps ne fit appel qu'à l'observation de la nature, plus particulièrement la marche du soleil, et aucun instrument fabriqué par l'homme n'était utilisé. La mesure du temps était donc peu précise par rapport aux critères actuels, mais elle suffisait probablement pour les besoins de l'époque.

Le premier instrument de mesure du temps à apparaître fut vraisemblablement un simple bâton planté verticalement dans le sol. Entre le lever et le coucher du soleil, le bâton projette par terre une ombre, ombre qui se déplace avec la marche du soleil. En plaçant des repères à intervalles réguliers du parcours de l'ombre, la journée peut être divisée en parties égales auxquelles il est possible de se référer.

En se perfectionnant peu à peu, ce système simple — appelé gnomon — devint le cadran solaire. Il fut en effet remarqué que les repères disposés devaient être repositionnés chaque saison, puisque la longueur des jours se modifiait avec elles. Ainsi, contrairement au gnomon, le cadran solaire possède un socle sur lequel on trouve le tracé du parcours de l'ombre à chaque saison, et sur ces tracés, une division de la journée correspondant à l'époque de l'année.

L'invention du gnomon et du cadran solaire fut sans doute précédée par l'observation empirique du déplacement des ombres projetées sur le sol par les arbres, les huttes ou tout autre objet. Des documents écrits nous révèlent, par exemple, que les Égyptiens, quinze siècles avant J.-C., se référaient à l'ombre des obélisques pour mesurer le temps. C'est d'ailleurs un obélisque égyptien qui fut utilisé par l'empereur Auguste pour construire un des plus grands cadrans solaires qui n'ait jamais existé, celui du Champ de Mars à Rome. Cet

obélisque, ramené spécialement à Rome d'Héliopolis mesurait vingt-cinq mètres de haut et pesait deux cent cinquante tonnes.

Que les cadrans solaires soient grands ou petits, simples ou perfectionnés, ils ont tous en commun deux faiblesses majeures : ils ne sont utilisables que le jour, et uniquement lorsqu'il fait beau. En effet, en l'absence de soleil, la nuit et les jours nuageux, ils deviennent inutilisables. Or, savoir à quel moment de la nuit on se trouve a aussi son utilité, que ce soit pour organiser la ronde des sentinelles, les ouvertures des portes de la ville, les réunions ou cérémonies nocturnes, etc.

Clepsydras et bougies

Pour se libérer de la dépendance du soleil, l'être humain s'efforça de découvrir d'autres moyens de mesure du temps. Parmi ceux-ci, la clepsydre, qui fonctionne à l'eau. Elle est constituée d'un récipient gradué à l'intérieur et est munie d'un orifice dans sa partie inférieure. L'écoulement progressif de l'eau contenue dans le récipient modifie peu à peu le niveau intérieur de l'eau et permet de mesurer l'écoulement du temps en se référant à la numérotation de l'échelle de mesure.

Ces horloges à eau, utilisées un peu partout dans le monde, furent peu à peu perfectionnées. Au III^e siècle av. J.-C., le grec Ctèsibios facilita la lecture de l'heure — qui se faisait jusque-là à l'intérieur du récipient — en disposant un flotteur dans le vase recevant l'eau qui s'écoulait. Ce flotteur s'élevait au fur et à mesure que le niveau de l'eau montait. Une petite statue ingénieusement fixée sur lui et suffisamment haute pour dépasser le bord supérieur du deuxième récipient, pointait l'heure sur un tableau horaire.

Basés sur le même principe que les clepsydras, mais utilisant d'autres supports que l'eau, les lampes à l'huile et les sabliers permettaient également de mesurer le temps sans se baser sur le soleil. Leurs parois étaient en verre et permettaient de mesurer l'écoulement du temps en suivant le changement du niveau de l'huile ou du sable par rapport aux gradations qui y étaient inscrites.

Au Moyen Âge, un autre système de mesure du temps fut utilisé : les bougies graduées. Trois bougies — d'un mètre de haut chacune, il est vrai — suffisaient pour mesurer le temps entre la tombée du jour et le lever du soleil. Avantage non négligeable, les bougies ne servaient pas seulement à mesurer le temps, mais aussi à éclairer la pièce dans laquelle elles se trouvaient.

Suprême raffinement : pour marquer d'un son le passage du temps, une bille ou un clou était placé à chaque gradation. Lorsque la cire qui fondait atteignait les gradations, elle libérait l'objet qui y était fixé et celui-ci tombait dans une coupelle métallique placée spécialement à cet effet qui, en tintant, annonçait le passage d'une nouvelle heure.

Malheureusement, comme pour le cadran solaire, les clepsydras, les lampes à huile, les bougies graduées et les sabliers ont de grandes faiblesses qui rendent la mesure du temps un peu aléatoire.

L'eau de la clepsydre coule plus ou moins vite selon sa température. Lorsqu'elle gèle, elle se transforme en glace et immobilise tout le système. De plus, à la longue, des dépôts calcaires diminuent progressivement le diamètre de l'orifice de sortie et modifient ainsi la vitesse de l'écoulement. La vitesse de combustion des bougies et des lampes à huile est également

différente suivant la qualité du combustible et selon que l'air de la pièce où elles se trouvent est parcouru ou non de courants d'air. En ce qui concerne les sabliers, l'écoulement du sable est relativement égal à lui-même, mais les dimensions nécessairement réduites des sabliers empêchent la mesure du temps sur une longue période.

L'horloge mécanique

Le problème de la constance et de la régularité du « mouvement », c'est-à-dire de l'écoulement de l'eau, de la combustion des bougies, etc. des différents appareils de mesure fut, au cours du Moyen Âge, le problème principal à résoudre pour obtenir des résultats plus précis et fidèles dans la mesure du temps. Or, au XIV^e siècle, à la fin du Moyen Âge, les connaissances scientifiques étaient suffisamment avancées pour savoir que le meilleur moyen pour obtenir un mouvement régulier était d'avoir recours à un phénomène de battement, c'est-à-dire un mouvement de va-et-vient. Et comme les connaissances techniques elles aussi étaient suffisantes, la première horloge mécanique fut construite. Le mécanisme de celle-ci était mis en mouvement par des poids. Elle n'était pas très précise et il fallait plusieurs secondes pour obtenir un battement. Mais, ces battements pouvaient aisément être comptés, ce qui permettait ainsi de mesurer le temps. Elle indiquait les heures par un son.

La première machine à mesurer le temps de manière autonome était née. Elle fonctionnait de jour comme de nuit, quels que soient la saison, la température, les vents, toutes choses qui jusqu'ici avaient représenté des obstacles de taille.

Le modèle de base de l'horloge mécanique à poids ne cessa d'être perfectionné. Au XV^e siècle, il est muni d'un cadran et d'une aiguille unique indiquant les heures. À la fin du XVII^e siècle, apparaît l'aiguille des minutes. Au XVII^e siècle toujours, les poids sont remplacés par un oscillateur sous forme de balancier dont le mouvement de va-et-vient entraîne le mécanisme avec lui. À la fin du XVIII^e siècle, les horloges sont munies d'un ressort à spirale pour les actionner et non plus d'un pendule oscillant, ce qui permit par la suite, une fois tout le mécanisme miniaturisé, d'avoir des horloges suffisamment petites pour être installées chez des privés. En réduisant encore les dimensions et le poids de ces horloges, on obtint un instrument de mesure du temps qui pouvait facilement être porté sur soi : la montre. D'abord la montre de gousset, qui fut ensuite suivie par les montres de poignet que nous portons aujourd'hui.

L'heure de soixante minutes, telle que nous la connaissons actuellement, s'imposa vers le XIV^e siècle. Non pas que la division du jour en vingt-quatre heures de soixante minutes ait été « inventée » à cette époque-là, mais parce que l'horloge mécanique permit d'utiliser ce système déjà ancien. Il avait en effet déjà été « trouvé » par les mathématiciens babyloniens qui, travaillant avec un système numérique duodécimal, c'est-à-dire à douze unités, et non pas décimal comme nous, avaient ainsi divisé le jour en multiple de douze.

Jusqu'au XIV^e siècle, la nuit et le jour étaient arbitrairement divisés en douze heures chacun. Les « heures » variaient ainsi en durée d'une saison à l'autre, puisque la durée du jour et de la nuit se modifie au cours de l'année. Si la division horaire était exacte à l'équinoxe de printemps et d'automne, en été, les heures des jours étaient beaucoup plus longues que celles d'hiver, et inversement pour les heures de nuit. Ces heures « naturelles » et irrégulières furent donc remplacées par des heures de durée constante tout au long de l'année. Ce ne fut pas un simple désir de faire progresser les sciences qui poussa à l'invention et à la construction de la première horloge mécanique. Le besoin d'un appareil de mesure du temps sûr et fidèle était là,

et c'est lui qui poussa à la découverte du procédé permettant de le réaliser. Ce besoin, curieusement, ne venait pas de la société civile, mais des monastères.

Si les grandes religions ont toutes souligné l'importance et les bienfaits de la prière, jamais celles-ci ne furent codifiées et organisées de manière aussi précise que dans les monastères chrétiens.

Dans le judaïsme, le pratiquant doit prier trois fois par jour : une fois après le lever du jour, une fois avant le coucher du soleil et une fois après la tombée de la nuit. Les musulmans, eux, doivent prier cinq fois par jour : juste avant le lever du soleil, sitôt après midi, avant le coucher du soleil, sitôt après le coucher de soleil et à la nuit tombée.

Dans les deux cas, la prière ne se situe pas à un moment précis du jour, mais dans une **période** donnée de la journée. Il s'agit donc plutôt d'une bande de temps que d'un point précis du temps. Il n'était donc pas impératif de posséder un moyen très exact de mesurer le temps, étant donné que la simple observation de la position du soleil suffit pour se repérer.

Dans les monastères chrétiens du Moyen Âge par contre, la simultanéité et l'union étaient considérées comme des facteurs essentiels. La prière acquérait d'autant plus de valeur qu'elle était faite au même moment par de nombreuses personnes. Se réunir à heure fixe s'imposait donc comme une nécessité, non seulement pour les moines d'un même monastère, mais, dans la mesure du possible, pour l'ensemble des monastères.

Tout retard, et à plus forte raison, tout oubli pur et simple d'un des offices, c'est-à-dire d'une des réunions de prière, était considéré comme un manquement grave. Le besoin de disposer d'un instrument de mesure du temps qui ne soit pas soumis à tous les aléas qui perturbaient la sûreté des mesures, comme cela était le cas avec les clepsydras et les bougies, se faisait sentir de plus en plus. Ce besoin était d'autant plus impérieux que, cherchant à réaliser l'idéal de la prière incessante préconisée par l'apôtre Paul, les moines devaient être réveillés au cours de la nuit pour participer à l'office des matines.

Comme le relate la chanson bien connue *Frère Jacques*, le danger était grand que le moine chargé de monter la garde et de surveiller l'heure s'endorme et ne sonne pas les matines. Un système de réveil (une cloche ou tout autre signal sonore) s'ajoutait donc comme une nécessité supplémentaire à une machine qui mesure le temps de manière sûre. Ces deux impératifs, précision et signal sonores, furent réunis dans les premières horloges mécaniques.

Une fois adoptées par les monastères, les horloges mécaniques intéressèrent aussi les habitants des villes qui apparaissaient et se développaient de plus en plus à cette époque. Jusqu'ici, les villes étaient rares et petites, et la majorité des gens vivaient à la campagne. Dans celle-ci, l'horaire des activités quotidiennes était basé sur la séquence des travaux agricoles, qui variait avec les circonstances, le temps qu'il faisait, les saisons, etc. Il n'y avait donc pas d'horaire contraignant : ce qui ne pouvait être fait un jour était repoussé au lendemain. La ponctualité n'avait pas d'importance et, par conséquent, les horloges non plus.

L'organisation sociale du temps

Avec le développement de villes de plus en plus importantes, la situation se présentait tout à coup différemment. Les citadins n'avaient plus un ordre naturel de travaux à exécuter. Les

différentes tâches à accomplir ne dépendaient pas des saisons, du beau ou du mauvais temps, mais étaient soumises à l'organisation personnelle de celui qui les réalisait.

Pour être efficace, cette organisation devait pouvoir se baser sur des repères de temps plus précis et nombreux que ceux qui étaient nécessaires à la campagne. Bien sûr, aucun patron, ouvrier ou artisan ne disposait de son propre instrument de mesure du temps. Les différentes corporations ou les autorités municipales étaient en possession des clepsydres et chacune signalait les moments importants de la séquence des travaux au moyen d'un signal sonore, le plus souvent un son de cloche (le cadran et les aiguilles apparurent plus tard).

C'est ainsi que les cloches sonnaient pour indiquer le début et la fin du travail de chaque corps de métiers, les pauses des repas, l'ouverture et la fermeture des portes de la ville. Elles sonnaient également pour annoncer les assemblées publiques, les réunions du conseil, le marché, la fin du service des boissons, le nettoyage des rues, etc. La vie de la ville était donc rythmée par une multitude de signaux sonores. Ceux-ci étaient des plus disparates étant donné que chacun les émettait en se basant sur les informations que lui donnait sa propre clepsydre. Or, n'étant pas synchronisées entre elles, chacun se basait sur une mesure du temps différente.

La nécessité de disposer d'une mesure du temps unique et sûre, sur laquelle toute la ville puisse se baser, se faisait ainsi de plus en plus urgente. Le système de mesure utilisé dans les monastères (l'horloge mécanique) répondait parfaitement à ce besoin, et il fut adopté par les villes.

Équipées d'un système pouvant donner un signal sonore audible dans toute une partie de la ville, les horloges mécaniques furent placées au haut de tours. L'adoption progressive de ces horloges de tours, qui étaient des horloges **publiques** et non plus privées comme jusque-là, fut grandement favorisée par les conflits sociaux survenus à propos de la mesure du temps.

En effet, les ouvriers des industries naissantes se méfiaient des horloges hydrauliques de leur patron, horloges sur lesquelles ils n'avaient aucun contrôle. Payés à l'heure et non plus au travail, ils ne voulaient pas travailler plus longtemps que le temps qui correspondait à leur salaire. Mais comment savoir si le patron ne rajoutait pas de l'eau dans sa clepsydre pour obtenir un temps de travail plus long de ses ouvriers ? Les mesures étaient d'autant plus sujettes à contestation qu'entre clepsydres de patrons différents, les heures ne correspondaient pas.

Avec l'instauration des horloges de tours publiques, la mesure du temps se situait en terrain neutre. Une plus grande garantie d'objectivité était donnée par le fait que les cloches ne signalaient plus seulement le début et la fin du travail, mais sonnaient toutes les heures. Cette impression d'objectivité grandit encore lorsque les demies, puis les quarts furent indiqués, mais surtout avec l'apparition du cadran. Celui-ci permettait en effet de contrôler visuellement et de manière continue l'écoulement du temps.

Synchronisation des horloges

Bien que relativement précises en elles-mêmes, par rapport aux clepsydres et autres instruments de mesure du temps, les horloges mécaniques n'en étaient pas moins trop imprécises encore pour donner une heure identique entre elles, même après synchronisation préalable. Les différentes horloges publiques de la ville sonnaient donc l'heure à des moments différents !

La recherche de plus d'exactitude et d'harmonisation devenait ainsi la prochaine grande étape dans le perfectionnement des horloges. Elle dura longtemps, puisqu'en 1370 déjà, le roi Charles V tente d'harmoniser les horloges de Paris, en décrétant qu'elles devaient toutes être réglées sur une seule et unique horloge : celle de son palais et que deux cents ans plus tard, Charles Quint tentait toujours, mais sans succès, de faire de même.

Le problème devint encore plus aigu à partir du XVI^e siècle, lorsque les progrès réalisés dans la construction des carrosses engendrèrent une très forte demande de transport de la part de passagers voulant voyager à travers tout le pays, mais aussi d'un pays à l'autre. En effet, comment établir un horaire valable, si les horloges n'étaient pas synchronisées entre elles ? Le problème était d'autant plus complexe que la journée commençait à des moments différents selon la région ou la ville dans laquelle on se trouvait. À certains endroits, elle débutait au lever du soleil, à d'autres au coucher du soleil. Chez d'autres encore, à midi ou à minuit ! De plus, les journées étaient soit divisées en vingt-quatre heures consécutives, soit en deux séries de douze heures.

Un voyageur effectuant un long voyage changeait à tout moment de système horaire et devait se munir de tables de conversion pour essayer de se situer dans le temps. La plupart des particularismes locaux durèrent jusqu'à l'avènement du chemin de fer au XIX^e siècle. Étant donné la vitesse de déplacement des trains, le handicap que représentaient ces particularismes se fit sentir de plus en plus et poussa à la création de fuseaux horaires régionaux, puis nationaux. En 1884, une commission internationale décida d'unifier tous les fuseaux horaires existants en un système général et unique, dans lequel la sphère terrestre fut divisée en vingt-quatre zones de fuseaux horaires à l'intérieur desquels l'heure était la même. C'est le système que nous utilisons encore actuellement. Le méridien de référence de ce système est le méridien de Greenwich en Angleterre.

L'unification des systèmes horaires devint une réalité non seulement parce que la majorité des nations furent d'accord de l'adopter, mais aussi parce que les progrès techniques la rendirent réalisable en pratique. L'exactitude avec laquelle les montres donnaient l'heure était passée de la minute à quelques secondes, pour arriver finalement à une précision égale à une fraction de seconde. En outre, l'invention du télégraphe permettait une transmission quasi instantanée des informations, ce qui permit de synchroniser les horloges entre elles malgré les distances.

La mesure du temps, une convention

Actuellement, un système unique de mesure du temps est utilisé dans le monde entier. Le système étant si généralement répandu, il est aisé de penser, surtout si l'on est né dans ce système et que l'on n'a rien connu d'autre, que le temps indiqué par notre montre est le temps réel. L'identification du temps avec l'heure que nous indique notre montre est pourtant une erreur, car, comme nous l'avons vu, la division du temps est une invention de l'être humain. Dans la nature, rien n'indique objectivement, par exemple, que la troisième heure du matin est arrivée, ou même corresponde à quelque chose.

Si nous parlons de troisième heure, c'est parce que l'être humain a décidé de diviser le jour en vingt-quatre heures plutôt que par un autre nombre et qu'il a inventé des instruments lui permettant de diviser la marche du temps en parties égales.

Que notre système de mesure du temps ne soit que le résultat de conventions se voit également très nettement lorsque l'on considère la mesure du temps qui dépasse le jour, c'est-à-dire la division du temps en mois, en années, etc. En Occident, notre année compte trois cent soixante-cinq jours et est divisée en douze mois de vingt-huit à trente et un jours. Dans le calendrier musulman, le nombre de mois est identique, mais l'année compte onze jours de moins, soit trois cent cinquante-quatre jours. Le calendrier juif, lui, compte un nombre variable de mois, entre douze ou treize, suivant les années !

Les musulmans font débiter leur calendrier (c'est-à-dire leur année 0), avec la fuite de Mohamed pour La Mecque, événement qui eut lieu en l'an 622 de notre ère et de... **notre** calendrier. Les juifs font débiter le leur à partir de la création du monde (en 3762 av. J.-C., d'après leur interprétation des textes) et les chrétiens, avec l'année où naquit Jésus-Christ.

Nous ne devons donc pas prêter plus d'importance que nécessaire aux dates exprimées en années, comme cela se fait par exemple pour l'an 2000, car cosmiquement, elles ne correspondent à rien : l'an 2000 chez nous est l'an 1421 chez les musulmans et l'an 5761 pour les juifs ou encore l'an 4698 pour les Chinois et 68 pour les Coréens. Et ceci, d'autant plus, qu'il s'est avéré que l'année fixée comme étant celle de la naissance du Christ aurait été placée quatre à cinq ans plus tard que l'année réelle.

Nous nous référons donc à un système de mesure du temps qui, certes, est des plus utiles, mais qui n'en est pas moins un système conçu par l'homme et qui, comme tel, ne doit pas être confondu avec le temps réel. L'énigme du temps reste donc entière : qu'est-ce que le temps et passe-t-il vraiment ?

Chapitre 4 : Le temps passe-t-il vraiment ?

Nous considérons habituellement comme quelque chose d'acquis — et donc de sûr — que le temps s'écoule et passe, et que cet écoulement sans cesse changeant du temps nous amène la suite des événements, c'est-à-dire le futur. Or, si nous réfléchissons à la notion du temps en nous basant sur cette conception, nous arrivons vite à des contradictions et des non-sens qui nous montrent qu'en réalité, le temps (le temps réel, pas la marche des aiguilles d'une montre) ne peut absolument pas... passer.

Un écoulement rapide ou lent

Par exemple, si le temps passait réellement comme le ferait un fleuve invisible, il en résulterait que la vitesse d'écoulement du temps serait la même pour tous. Chacun le ressentirait — et même **devrait** le ressentir — de manière identique, car en tant que réalité extérieure, elle s'imposerait de manière contraignante et uniforme à chacun, comme c'est le cas dans d'autres domaines avec la pesanteur, les distances, etc. Or, notre expérience quotidienne nous montre que le temps est ressenti de manière très variée et dissemblable. Celui-ci s'écoule plus ou moins vite selon les personnes et selon les circonstances.

Il s'écoule rapidement pour quelqu'un qui est passionné par ce qu'il fait. Des enfants à qui l'on a accordé encore un moment de jeu avant d'aller au lit sont tellement pris dans ce qu'ils font que, lorsque malheureusement on doit les interrompre pour les coucher, ils s'écrient : « Quoi ! c'est déjà fini ! » Pour eux, le temps qu'ils s'attendaient à avoir à disposition était plus court qu'ils ne le pensaient, il a passé plus vite que normalement. Il en va de même pour l'artiste ou le savant plongé dans ses travaux et qui, appelé pour le repas, découvre avec stupéfaction que la matinée est déjà écoulée.

À l'opposé, le temps passe très lentement pour quelqu'un qui n'arrive pas à trouver un intérêt dans ce qu'il fait. Une personne qui accomplit par obligation un travail qui ne lui plaît pas et dans lequel elle ne peut mettre son cœur ressentira cruellement le passage du temps comme beaucoup trop lent. À la fin de la journée, elle ne s'écriera pas avec regret : « Quoi, c'est **déjà** fini », mais, soulagée, « c'est **enfin** fini ! ».

Le temps ne s'écoule d'ailleurs pas seulement vite ou lentement d'une personne à l'autre, mais aussi chez une même personne d'un moment à un autre de la journée. Ainsi, en changeant d'activité, la notion du déroulement du temps se modifie.

Une autre raison qui donne à penser que le temps ne passe pas est que, s'il passait réellement, avant d'être ici, dans le présent, il devrait être ailleurs. De même, après avoir quitté le présent, il devrait également être ailleurs. Mais où est cet ailleurs ? Où sont donc les réserves du temps qui s'écoulent et sous quelle forme s'y trouvent-elles stockées ? Mais aussi, où le temps s'accumule-t-il après son passage ? Qu'advient-il de lui ?

Il faut bien l'avouer, voilà des questions qui, jusqu'à aujourd'hui, sont restées sans réponse. Il en résulte une notion du temps boiteuse dans laquelle le temps qui passe ne passe en définitive pas vraiment, puisqu'il ne vient de nulle part et ne va nulle part.

Une conséquence de l'existence d'un ailleurs dans lequel se trouverait le temps avant et après son passage dans le présent serait la possibilité de voyager dans le temps. Ces déplacements

dans le temps nous permettraient de déceler ce que le futur tient en réserve pour nous et ce qui a réellement eu lieu dans le passé.

Voyager dans le temps

La possibilité de voyager dans le temps, soit en remontant le temps en direction du passé, soit en avançant en lui en direction du futur, est un rêve que plus d'un homme a caressé. Cette idée a été développée de manière romancée par l'auteur anglais H. G. Wells, dans un livre intitulé *La machine à explorer le temps*. Le héros du livre, un savant des plus excentriques, considérant que c'était se limiter énormément que de ne voyager que dans trois dimensions seulement, met tout en œuvre pour se déplacer également dans la quatrième dimension : le temps. Après des années de recherche, il met au point une machine à explorer le temps — d'où le titre du livre — avec laquelle il vivra des aventures merveilleuses, mais d'autres également effrayantes et dangereuses dont il pourra heureusement s'échapper à l'aide de sa machine.

Le héros de ce roman est ainsi la seule personne qui ait réussi à s'extraire d'un présent inconfortable ou menaçant pour se rendre dans le passé ou le futur, afin d'y attendre tranquillement que la situation s'améliore. Nous sommes en effet irrémédiablement contraints à demeurer dans le présent, que celui-ci nous plaise ou non, et jamais aucun homme n'a pu s'en extraire pour fuir ailleurs dans le temps.

Les hypothétiques déplacements dans le temps, s'ils sont pris comme base de raisonnement, nous amènent à des contradictions qui nous contraignent à nouveau à considérer que le temps ne passe pas. Imaginons qu'un habitant de la ville de Chartres, par exemple, veuille — et puisse — se déplacer dans le temps et qu'il décide de remonter le temps pour se retrouver sept siècles en arrière dans cette même ville de Chartres. Une fois cette époque atteinte, il se trouvera en face de la cathédrale de Chartres flambant neuve, sa construction s'étant achevée à cette époque.

Mais si une telle chose était possible, nous serions dans une situation totalement absurde, puisque nous serions en présence non pas d'une, mais de deux cathédrales de Chartres. En effet, la première serait celle qui est à Chartres et que peuvent voir toutes les personnes qui y sont actuellement, la deuxième étant celle que voit le voyageur qui est dans les temps passés. Il y aurait ainsi deux cathédrales de Chartres visibles au même moment, à deux endroits différents : dans le présent et dans le passé. Le temps passerait donc en emportant la réalité spatiale (la cathédrale visible pour le voyageur dans le temps), mais en la laissant tout de même sur place, puisque la cathédrale est encore visible aujourd'hui !

Prenons un autre exemple. Lorsque nous pensons à la vie d'un adulte que nous connaissons, nous le voyons successivement en tant que bébé, enfant, adolescent, jeune adulte et, finalement, nous l'imaginons sous les traits du vieillard qu'il deviendra. Ces différentes images de lui, nous les situons à des endroits différents. L'enfance et l'adolescence dans le passé, l'âge adulte dans le présent et la vieillesse dans le futur. Une telle manière de voir impliquerait donc que notre connaissance est non seulement dans le présent, mais, entre autres aussi, dans le futur. Et cela, pas seulement comme idée, projet ou toute autre chose floue, mais sous l'aspect tout à fait concret d'une forme précise de vieillard qui remplacera la forme actuelle et qui lui sera amenée par le temps qui passe. Peu de gens évidemment seront prêts à admettre cela comme une vérité.

Temps et destin

La possibilité de voyager dans le futur nous amènerait encore à une autre situation contradictoire qui nous pousserait à nouveau à rejeter la notion du temps qui passe. Effectivement, lors d'un tel voyage, nous serions confrontés à tous les événements que charrient les flots sans cesse changeants du temps. Nous pourrions voir les événements à venir avant que ceux-ci n'atteignent le présent. Nous parcourrions à l'avance les chemins de notre destin qui, amenés par le temps qui passe, deviendraient la réalité en pénétrant dans le présent.

Si tel était vraiment le cas, les formes que prendrait notre destin seraient prédéterminées. Le " film " de notre vie serait déjà réalisé, avec toutes ses situations, nos réactions bonnes ou mauvaises, etc. Il n'y aurait plus qu'à ce qu'il passe dans le " projecteur " pour que nous en devenions conscients. Mais qui dit destin prédéterminé dit aussi absence de libre arbitre pour l'être humain. Or, nier le libre arbitre c'est, philosophiquement parlant, saper les bases sur lesquelles est bâtie la vie individuelle et sociale. En effet, sans libre arbitre, l'homme est le jouet du destin. Il croit que c'est lui qui dirige sa vie par les décisions qu'il prend, mais tout est décidé d'avance. Il est inutile pour lui d'essayer d'infléchir le cours des choses, de chercher à améliorer ses conditions de vie ou de se perfectionner lui-même pour agir de manière plus harmonieuse avec son prochain. Ses efforts seraient vains, car son destin, avec tous ses hauts et ses bas, est déjà tout tracé pour lui jusque dans les moindres détails. La société ne peut pas non plus l'exhorter à respecter les lois et le condamner lorsqu'il commet des actes qui vont à l'encontre de ces lois, car étant donné que c'est le destin — et non pas lui-même — qui est le moteur de ses décisions, il ne peut en être tenu pour responsable.

Nier l'existence du libre arbitre amène aussi à nier le bien-fondé de l'enseignement du Christ. Celui-ci souligna à maintes reprises l'existence d'une responsabilité individuelle : « Ce que tu sèmes, tu le récolteras ». Nier cette partie de son enseignement, c'est aussi le renier Lui et son origine. L'impasse dans laquelle nous nous trouverions alors nous ferait ainsi une fois encore rejeter l'idée que le temps passe.

Mais, si le temps ne passe pas, qu'il ne charrie pas avec lui les événements de notre destin, qu'il n'arrange pas les choses tout seul, qu'il n'efface pas non plus les blessures ou amène des temps meilleurs, que fait-il ?

Chapitre 5 : Le temps est immobile

Au cours du chapitre précédent, nous avons vu que le temps ne pouvait pas passer. Nous sommes dès lors confrontés à la question : « s'il ne passe pas, que fait-il ? ». Au premier abord, il semblerait que nous nous soyons mis dans une impasse et que la question soit sans réponse. Il y en a pourtant une. Nous l'avons trouvée dans un livre intitulé *Dans la Lumière de la Vérité, Message du Graal*, qui fut écrit par un auteur allemand qui signa son œuvre du nom de Abd-ru-shin. Ce livre, qui parle de la création et du rôle que l'être humain devrait y jouer, expose une conception du temps qui est certes très différente de celle que nous utilisons habituellement, mais qui va nous permettre de mieux comprendre ce qu'il est véritablement. Ce sont d'ailleurs les connaissances données dans cette œuvre qui sont à la base des explications et réflexions de ce livre.

Dans cette œuvre, on peut effectivement lire ce qui suit :

« Le temps ! Passe-t-il vraiment ? Pourquoi bute-t-on sur des obstacles dès que l'on veut approfondir ce principe ? Tout simplement parce que l'idée est fautive à la base, car le temps est immobile ! C'est nous qui courons à sa rencontre ! Nous nous précipitons dans le temps, qui est éternel, et nous y cherchons la vérité.

Le temps est immobile. Il reste le même, aujourd'hui comme hier, et il sera le même dans mille ans ! Seules les formes changent. Nous plongeons dans le temps pour puiser en son sein ce qu'il a enregistré et pour enrichir notre savoir grâce à tout ce qu'il a accumulé. Car rien ne lui a échappé, il a tout conservé. Il n'a pas changé parce qu'il est éternel. »

(Dans la Lumière de la Vérité, Message du Graal, tome I, conférence 5)

Trois notions fondamentales et nouvelles sont données dans ce passage. Premièrement, que le temps ne passe pas, mais est immobile. Deuxièmement, que ce n'est pas lui qui se déplace, mais nous qui nous déplaçons en lui. Et, troisièmement, ce qui change constamment, ce n'est pas le temps, mais ce sont les formes.

Certaines personnes penseront sans doute que ce serait commettre une grossière erreur que d'affirmer que le temps est immobile, alors que tout, jusqu'à maintenant, nous pousse à dire que le temps est en mouvement. Il faut cependant noter que l'on peut aisément se tromper dans le domaine des mouvements. Rappelons seulement la situation suivante que chacun a probablement déjà vécue : une personne est assise dans un train arrêté en gare depuis un moment. Sans qu'elle ne s'en aperçoive, le train arrêté sur la voie d'à côté se met en marche. Quelques secondes après ce départ, et alors que le train n'a pas encore pris beaucoup de vitesse, la personne lève les yeux vers le train qui part et, en voyant les wagons défiler devant sa fenêtre, elle a soudain l'impression que c'est son propre train qui est en mouvement ! Cette impression demeure jusqu'à ce qu'elle regarde par la fenêtre du côté opposé, où elle pourra constater que son train n'avance pas, mais est toujours bel et bien arrêté !

Le changement des formes

Voyons donc si c'est le temps ou nous qui bougeons. Quels sont donc les éléments qui nous permettent d'affirmer que le temps passe ? À bien y réfléchir, il n'y en a qu'un seul, c'est le changement des formes : les aiguilles de notre montre se déplacent, le soleil change de position dans le ciel, les plantes croissent, les enfants grandissent, nos états intérieurs se

modifient. À part les changements de forme, il n'y a absolument aucune autre chose qui nous indique que le temps passe. Le changement des formes est le seul et unique indice sur lequel nous nous appuyons.

Toute la question revient donc à déterminer si le fait de considérer que les changements de forme sont amenés par le temps qui passe est une notion conforme à la réalité ou non, c'est-à-dire si elle permet d'expliquer et de comprendre les faits et l'expérience que nous avons du temps. Ce n'est pas le cas.

Comme nous l'avons déjà vu, si le temps passait et amenait le changement de forme, il y aurait un ailleurs dans lequel se trouveraient les formes futures et passées. Cet ailleurs n'a cependant non seulement jamais été découvert, mais pas la moindre hypothèse de sa localisation éventuelle n'a pu encore être avancée.

Mais même si cet ailleurs existait, cela nous amènerait à un non-sens qui devrait nous faire également rejeter la notion du temps qui passe. Comme nous l'avons vu, cette approche du temps implique que les objets puissent se trouver simultanément à des endroits **différents**, ce que nous ne pouvons concevoir comme juste et nous fait rejeter la notion du temps qui passe.

Certes, les différentes formes par lesquelles la cathédrale de Chartres a passé au cours de son histoire, ainsi que celle de notre connaissance au cours de sa vie, existent. Elles ne sont cependant pas ailleurs, dans un inconnu lointain, appelé globalement passé, mais sont encore sur place à Chartres. De même, l'enfant qu'était notre connaissance n'a pas disparu lorsqu'il est devenu un adolescent. L'enfant est toujours présent, mais il l'est sous une autre forme dans l'adolescent. Plus précisément, l'enfant, en changeant de forme, est devenu un adolescent. À son tour, lorsque l'adolescent changera de forme, il deviendra un jeune adulte, puis un adulte, etc. Le vieillard à venir, lui, n'est pas déjà prêt ailleurs dans le futur, mais sera façonné à partir des formes de l'adulte présent.

Il en va de même pour un arbre. La jeune pousse et l'arbuste qu'était auparavant l'arbre arrivé à maturité qui se tient devant nous (un pommier, par exemple) ne sont pas ailleurs, mais sont dans l'arbre sous une autre forme. Les formes passées sont d'ailleurs encore en partie visibles lorsque nous coupons perpendiculairement le tronc. Les marques du temps y apparaissent clairement dans les sillons concentriques des nervures. Les nervures centrales nous montrent le diamètre et la forme approximative du tronc initial, les nervures suivantes le diamètre et la forme lors des années ultérieures, et ainsi de suite, jusqu'à la forme de l'arbre adulte.

Les formes ne se déplacent donc pas avec le temps. Elles ne viennent pas d'ailleurs pour entrer dans le présent et être ensuite emportées dans le passé, mais elles restent sur place et se modifient là où elles se trouvent. Le temps ne les déplace pas, parce qu'elles n'ont même pas besoin d'être déplacées. Mais, ne les déplaçant pas, le temps ne passe pas non plus. Il n'est donc pas en mouvement et, par conséquent, il ne peut ainsi qu'être... immobile.

L'éternel présent

Est-ce que le fait que le temps ne passe pas, mais qu'il soit immobile, signifie qu'il n'existe peut-être même pas ? Ne bougeant pas, ne se manifestant pas dans le changement de formes, il ne serait peut-être rien ?

Pour ne pas exister, le temps devrait être plus court qu'un temps instantané. Nous avons cependant la très nette impression de la durée. Cette durée se prolonge, dure. Elle existe depuis longtemps : depuis que nous sommes nés, pour ce qui concerne notre expérience personnelle.

Étant immobile, et ne passant pas, le temps est donc toujours là. Il est quelque chose dans lequel nous baignons en permanence. Et comme il ne nous est pas possible de vivre dans le passé ou dans le futur, le temps immobile doit être le présent. Un présent qui ne se déplace pas, mais qui est toujours “ présent ” : l'éternel présent. Si le Créateur de toutes choses — et donc également du temps — décidait soudainement de nous priver de la possibilité de vivre dans le présent, nous ne pourrions pas nous réfugier dans le futur ou dans le passé pour continuer à y jouir de l'existence. Seul l'éternel présent est à notre disposition.

L'existence d'un présent éternel n'exclut pas l'existence d'un passé et d'un futur. Que le temps passe ou soit immobile, le passé et le futur existent. Ils ne doivent cependant pas être considérés comme étant eux-mêmes ailleurs que dans le présent, c'est-à-dire partis ou à venir. Le passé représente tout le présent qui a déjà été utilisé pour façonner les formes actuelles, le futur, lui, est le présent que nous pouvons encore utiliser pour modifier les formes actuelles. Le présent se présente donc de manière très différente suivant que l'on considère que le temps passe ou non. Lorsque l'on considère le temps comme passant, le présent est un très court instant écrasé entre le passé et le futur, alors que, dans la conception du temps immobile, il est au contraire très long. Il s'étend dans la durée jusqu'à l'infini.

Le mouvement

Curieusement, à part le temps, rien n'est immobile dans la création. En effet, les formes modifient constamment leur apparence.

Les recherches entreprises par l'être humain pour mieux comprendre la création, ont montré que, dans quelque domaine que ce soit, absolument tous les corps, substances, matériaux, etc. étaient animés d'un mouvement et, par là, changeaient de forme. Si ce mouvement n'est évident que pour les corps animés, comme ceux des animaux et de l'homme, il n'en a pas moins aussi lieu dans les végétaux et même dans le monde minéral qui, au premier abord, semblent totalement privés de mouvement. Celui-ci a cependant lieu.

Les végétaux se déplacent légèrement dans l'air lorsqu'ils sont balancés par le vent, mais ils bougent d'eux-mêmes lorsqu'ils ouvrent et ferment la corolle de leurs fleurs, lorsqu'ils orientent leurs feuilles et leurs fleurs vers la lumière pour bénéficier d'un meilleur ensoleillement (comme les fleurs de tournesol), ou, au contraire, lorsqu'ils déplacent leurs feuilles pour éviter un ensoleillement trop intense, comme le fait la laitue sauvage. Il suffit aussi de penser combien une plante qui pousse à l'ombre peut tordre sa tige ou son tronc pour contourner des obstacles et atteindre une zone illuminée par le soleil.

Dans le monde minéral, les roches et les métaux sont animés d'un mouvement de dilatation et de contraction qui a lieu en fonction des changements de température. De plus, comme on le sait maintenant, au niveau de l'atome, les électrons tournent constamment autour des noyaux, si bien que même le corps le plus compact et inerte est le théâtre d'une intense danse des électrons sur leur orbite.

Le mouvement a non seulement lieu dans l'infiniment petit (au niveau atomique), mais aussi dans l'infiniment grand. Les corps célestes tournent sur eux-mêmes, mais aussi autour de l'axe central de leur galaxie, galaxie qui, elle-même, tourne sur elle-même et autour d'un autre axe central, etc.

Le mouvement n'est pas uniforme pour tous les corps existants. S'il est très rapide pour la croissance d'un champignon, le vol d'un oiseau ou le vent, il est beaucoup plus lent pour le déplacement d'un escargot ou la croissance d'un chêne ou la formation d'une roche. La vitesse du mouvement de chaque corps fait partie intégrante de ses propriétés, sauf pour les êtres animés (animaux et êtres humains) qui possèdent en plus la faculté de bouger de manières différentes et à des rythmes variables selon leur volonté. Par exemple, chez l'être humain, le désir de courir plutôt que de marcher, de porter des objets, de les transformer à l'aide de ses mains et des outils qu'il a fabriqués.

Même dans un domaine " abstrait " comme celui des pensées, un mouvement a lieu. L'être humain ne peut en effet arrêter de penser ou de vouloir quelque chose. Toujours et sans interruption, il désire, réfléchit, pense, aspire à une chose ou à une autre, ce qui l'amène à agir, à façonner de nouveaux objets et de nouvelles pensées.

Tout ce qui existe semble ainsi gouverné par une loi de la nature que l'on pourrait appeler la loi du mouvement, parce qu'elle contraint toute chose à une activité constante. Et ce mouvement perpétuel amène aussi inévitablement avec lui un changement continu... des formes, qui fait faussement dire que le temps passe, alors que c'est la force qui anime les objets et l'être humain qui engendre ces transformations.

Les différentes étapes par lesquelles les formes passent au cours de leur transformation ne se font pas au hasard, mais suivant un cycle déterminé, celui de la naissance, de la croissance, de la maturation et, finalement, de la décomposition. Ce cycle est valable pour tous les corps. Des minéraux épars s'assemblent pour former une roche qui augmente de volume au fur et à mesure que d'autres minéraux s'y ajoutent. La roche une fois formée se décomposera peu à peu sous l'action de l'eau, du vent et des changements de température. Ses matériaux de constitution sont ainsi libérés. Ils pourront alors parcourir à nouveau le cycle, soit pour former une nouvelle roche, soit pour entrer dans la composition d'un végétal, soit encore pour servir à la construction d'un corps animal ou humain.

Les matériaux de base avec lesquels les transformations se font sont toujours les mêmes ; ce sont les cent éléments chimiques : l'oxygène, le carbone, l'azote, etc. du tableau de Mendeleïev. N'étant jamais détruits par leur emploi, mais entrants toujours dans de nouvelles combinaisons, les scientifiques ont résumé le caractère constant et polyvalent des matériaux avec lesquels les corps étaient formés par la formule : rien ne se perd, rien ne se crée, tout ne fait que changer de... **forme**, confirmant ainsi un des trois éléments de la citation du début du chapitre, à savoir que seules les formes changent.

Le fait que rien ne se perde, mais que seules les formes changent — donc la permanence dans le changement — ne s'applique pas seulement aux matériaux avec lesquels sont construits les objets, mais aussi à l'être humain lui-même.

Un corps et un esprit

Son corps se modifie tout au long de sa vie. Il est d'abord celui d'un enfant, puis celui d'un adulte, pour plus tard être celui d'un vieillard, et pourtant, il conserve toujours son identité propre. Tous les sept ans, l'ensemble des cellules qui forment son corps est remplacé par des nouvelles, et malgré cela, il se ressent toujours comme étant lui-même. Il existe donc une grande différence entre notre forme et notre moi profond, c'est-à-dire entre notre corps soumis aux changements de forme et ce qui dure malgré ces changements : notre esprit.

Une des caractéristiques de l'esprit humain — et non du cerveau qui, lui, appartient au corps — est de posséder le libre arbitre. La faculté de décider est libre pour l'esprit, car, étant de nature immatérielle, il échappe à tous les conditionnements auxquels est soumis le cerveau. En effet, à la naissance, le cerveau est « vide ». Il est comparable à un ordinateur qui n'a pas encore reçu de programme ni d'informations sur lesquels travailler. Le contenu de notre cerveau se constitue peu à peu au cours de notre éducation. Il est alimenté par tout ce que nous apprenons à l'école, entendons dans notre entourage, lisons dans les livres et journaux, voyons à la télévision, etc. Par ailleurs, notre intellect (la faculté de raisonner de notre cerveau) se forme à partir des schémas, points de vue, raisonnements, manières de voir, préjugés, etc. qui lui ont été enseignés, ce qui fait que lorsque nous prenons une décision avec notre intellect, celle-ci n'est absolument pas libre, mais au contraire très fortement conditionnée, et cela par de nombreux facteurs.

Dans l'esprit, par contre, reposent les facultés fondamentales déposées par le Créateur. Celles-ci ne sont donc pas imprégnées des caractéristiques et des limitations d'une culture ou d'une époque comme c'est le cas avec l'intellect, mais elles les transcendent. Notre intuition (la faculté de « penser » de notre esprit) est donc au-dessus des contingences terrestres. Elle a une vue large, synthétique et élevée des choses. Cela lui permet de prendre des décisions non influencées, en d'autres termes : libres.

À l'aide de son libre arbitre, l'être humain dirige sa vie sur les chemins de son choix et à la **vitesse** qui lui plaît. Il peut se lancer avec enthousiasme dans la vie, se donner entièrement dans ses activités, ou, au contraire, avancer sans grand élan, en étant distant et désintéressé, laissant faire plutôt que faisant.

La notion du temps qui résultera de ces utilisations différentes du libre arbitre sera aussi fatalement différente. Pour la personne active, le temps est trop court, il passe rapidement ; pour la personne passive, le temps est peu rempli, il est long et, par conséquent, il passe lentement. Comment deux notions si différentes du temps peuvent-elles coexister ?

Cela s'explique très logiquement et simplement, mais seulement si l'on fait intervenir la notion du temps immobile. En effet, si le temps est doué d'un mouvement propre, qu'il passe, sa vitesse sera ressentie nécessairement de manière uniforme par tout le monde, ce qui n'est pas le cas. À l'opposé, si le temps est immobile, la vitesse du déroulement du temps ne provient pas de lui — puisqu'il est immobile —, mais provient et est fonction de notre propre vitesse. Il varie en fonction de nous. Il est rapide si nous sommes actifs et lent si nous sommes passifs. Tout cela confirme bien le deuxième élément de la citation du début du chapitre, à savoir que ce n'est pas le temps qui se déplace, mais bien nous qui nous déplaçons dans le temps.

Le temps chronométrique

Mais alors, qu'est-ce que le temps indiqué par les aiguilles de notre montre ? Que nous montrent les aiguilles qui défilent sur le cadran ?

Elles nous montrent la vitesse de déroulement d'un phénomène mécanique constant et régulier : la rotation d'aiguilles sur un cadran gradué, qui, à cause de ses caractéristiques, peut être utilisé d'une part comme repère pour mesurer et comparer des durées, et d'autre part comme cadre de référence pour situer les différents moments de la journée, ce que nous appelons " savoir l'heure ". Mais savoir l'heure ne signifie pas connaître le temps. L'heure est une invention de l'homme, le temps, lui, est une création de Dieu.

Il existe donc deux " temps " différents : le **temps réel** qui est immobile et qui nous donne l'impression d'aller plus ou moins vite selon notre propre mouvement, et le **temps chronométrique** qui n'est pas vraiment le temps, mais un système de mesure et qui avance à une vitesse fixe, repérable sur le cadran de notre montre. Ce dernier est objectif, neutre et, par là, commun à tous, alors que le temps réel est subjectif, variable et individuel, car ressenti différemment par chacun.

Ces deux temps correspondent aux deux éléments dont est constitué l'être humain, c'est-à-dire à l'esprit et au cerveau (l'intellect). Le temps réel est le temps de l'esprit, le temps chronométrique celui de l'intellect.

Étant de nature différente, il est normal que l'esprit et le cerveau aient besoin de " temps " différents. L'esprit, qui est de nature immatérielle ne peut pas saisir ce qui n'est pas du même genre que lui, c'est-à-dire ce qui est matériel. Le manque d'affinité rend le lien, le contact, impossible entre les deux. L'esprit dispose donc dans le corps physique, où il est incarné durant son séjour terrestre, d'un outil qui lui servira d'intermédiaire. Cet outil, c'est le cerveau.

Le cerveau centralise les informations que lui envoient les cinq sens du corps physique, il les organise et les ordonne, puis les envoie à l'esprit pour que celui-ci soit informé de la situation dans laquelle il se trouve terrestrement. L'esprit fait alors part de sa volonté au cerveau, qui se chargera ensuite de la réalisation " technique " de cette volonté dans la matière. Seul le cerveau en est capable, car, étant de nature matérielle, il peut saisir, appréhender, comprendre, la matière qui est de même genre que lui, ce qui reste en dehors des possibilités de l'esprit. Le cerveau ne concrétise pas seulement la volonté de l'esprit en donnant aux muscles les ordres nécessaires aux mouvements et à l'action, mais il élabore, planifie et conçoit lui-même en pensées la manière d'exécuter matériellement la volonté de l'esprit. Tous les progrès techniques de l'époque actuelle et le grand savoir-faire concernant les choses terrestres que possède l'homme moderne témoignent de cette prodigieuse capacité de réalisation propre aux facultés intellectuelles.

Dans son activité, l'intellect, pour agir efficacement, fait constamment appel et référence à des données quantitatives. Il doit savoir quel est le poids des objets, leur taille, leur température, la densité, la distance qui les sépare, leur vitesse, etc. Tout naturellement, il doit aussi pouvoir les situer dans le temps et le temps dont il a besoin pour cela est le temps chronométrique, qui, étant lui-même basé sur le déroulement d'un phénomène matériel, peut être saisi par lui et permet toutes les comparaisons et mesures nécessaires.

Le temps réel

L'esprit, lui, s'intéresse et a besoin avant tout de l'aspect qualitatif des choses, car ce sont les différentes qualités des choses, des gens et des situations, qui le touchent intérieurement et lui permettent de progresser. Effectivement, le but de l'esprit est de développer les facultés qui ont été déposées en lui et de les amener à un plein épanouissement, lui permettant ainsi de retrouver son plan d'origine : le plan spirituel ou paradis. Le sens du juste, du bon, du beau, le respect et l'amour du prochain, ainsi que toutes les autres hautes facultés spirituelles ne se développent pas à l'aide d'analyses et de mesures physiques ou chimiques, mais grâce aux qualités bonnes ou mauvaises, belles ou laides, justes ou injustes, etc. de l'activité de l'esprit dans ses relations avec son entourage et avec la nature. Ce qui compte avant tout pour l'esprit est donc l'expérience vécue et le ressenti intérieur qui en résulte.

Or, la valeur de ce ressenti et l'influence qu'il aura sur le développement de l'esprit ne sont pas subordonnées à la durée. Un court instant intensément vécu est beaucoup plus profitable qu'une longue période de temps traversée machinalement ou passivement. Le temps de l'esprit n'est donc pas le temps régulier, stérile et froid de la montre, mais le temps réel, subjectif et variable, dans lequel un court instant peut être ressenti comme très long et une longue période comme peu de choses.

Le poète suisse Gottfried Keller (1819-1890) a parlé de la prééminence du vécu sur la durée dans un poème exceptionnel, puisqu'il est le seul à notre connaissance qui parle du temps comme quelque chose... d'immobile !

« Le temps ne passe pas

Le temps ne passe pas, il est immobile,
C'est nous qui le parcourons.

...

Une goutte de rosée étincelle
Dans le rayon du soleil ;
Un jour peut être une perle
Et un siècle n'être rien. »

Pour l'intellect, un jour a forcément moins de valeur qu'un siècle car, quantitativement parlant, un jour est beaucoup plus petit qu'un siècle. Cependant, pour l'esprit, un jour peut avoir une valeur exceptionnelle (être une perle) par rapport à un siècle vécu sans émotions, joies et luttes.

La distance parcourue par l'esprit lorsqu'il avance dans le temps peut être perçue par lui. C'est une expérience que, probablement, tout le monde a déjà vécue. Prenons l'exemple d'une personne qui part une semaine en vacances, des vacances qui s'avèrent être très intenses, pleines d'événements marquants s'enchaînant les uns aux autres. Cette personne arrivera à la fin de la semaine en ayant l'impression que le début de ses vacances est très éloigné. Elle dira même qu'elle a l'impression que cela fait quinze jours ou un mois qu'elles ont débuté. Cette appréciation est bien sûr subjective, car la durée d'une semaine est toujours de sept jours. Son esprit cependant, parce qu'il a été très sollicité par tous les événements, a beaucoup vécu et a

l'impression d'avoir parcouru un beaucoup plus long chemin que la durée de sept jours que lui indique le temps chronométrique.

Une semaine de temps chronométrique peut donc correspondre à deux semaines ou plus de temps réel, c'est-à-dire de temps spirituel, puisque c'est celui qu'utilise et vit l'esprit. La Bible ne nous dit pas autre chose. Les paroles du psaume : « Et mille ans sont comme un jour » (90,4) signifient que le vécu de mille années terrestres peut être vécu en un jour dans le ciel. Mais, dans le ciel (dans le plan spirituel), c'est vivre en esprit, puisque le cerveau, organe matériel, se décompose à la mort du corps terrestre et ne peut remonter dans le paradis. Autrement dit, on peut déjà ici sur terre vivre spirituellement plus de choses que la mesure du temps ne donnerait comme possible.

Chapitre 6 : Le temps et la vie

Un mouvement continu a lieu dans le temps immobile : le mouvement de tout ce qui nous entoure. Il y a d'une part le mouvement des formes qui se modifie sans cesse et d'autre part notre mouvement à nous, puisque nous avançons dans le temps. Mais d'où proviennent ces mouvements ? Qu'est-ce qui les rend possibles ?

Habituellement, nous disons que c'est le temps qui passe qui amène avec lui les événements et les changements, mais nous avons vu que ce n'était pas le cas. Nous savons par ailleurs que tout déplacement, travail ou changement de forme a besoin d'énergie pour avoir lieu. Nous pouvons par conséquent dire que le mouvement a lieu grâce à une force. Mais quelle est donc cette force ?

Une force invisible

La force est cette chose invisible dont nous sommes contraints à chaque instant de constater les effets et de ressentir intuitivement l'existence. Elle est invisible, mais terriblement puissante, puisqu'elle peut non seulement animer les atomes de la poussière, mais aussi engendrer les raz-de-marée, les tornades, les tremblements de terre, la rotation des astres et des galaxies.

Matériellement, la force se présente de différentes manières : sous forme de force électrique, thermique, cinétique, atomique, etc. La force existe aussi sous une forme immatérielle : en psychologie, on parle de force morale ou de force de caractère. Mais aussi différentes et variées que puissent apparaître ces forces, elles ne sont toujours à la base qu'une seule et même force, si l'on en juge ne serait-ce que par la loi bien connue en science de l'équivalence des forces, loi qui dit que toute force peut être transformée en une autre d'intensité équivalente. Par exemple, la force électrique peut être transformée en chaleur (force thermique), en mouvement (force cinétique d'un moteur) etc.

En biologie et en médecine, on va jusqu'à désigner la force qui anime les plantes et les corps animaux et humains de "force de vie". De même en religion, où la Force du Créateur et la Vie sont deux notions équivalentes. Y aurait-il une équivalence entre la force, la vie et le temps ?

Prenons, par exemple, l'expression "être dans l'espace et dans le temps". Que signifie-t-elle exactement ? Être dans l'espace est quelque chose que nous comprenons bien, car il est facile pour nous de nous situer nous-mêmes ou les objets qui nous entourent, à un endroit déterminé par rapport aux autres endroits possibles. Mais être dans le temps ? Le temps étant immobile, comment se situer par rapport à lui, puisqu'il est non seulement toujours là, mais aussi toujours le même : qu'il ne bouge pas, ne change jamais.

"Être dans le temps" ne signifie-t-il pas être là, conscient, pouvant agir présent plutôt qu'absent, pensant, respirant, donc existant, en d'autres termes, en vie ?

De la force à la vie

Au cours de notre existence, nous sommes parfois beaucoup plus conscients de nous-mêmes dans le moment que nous vivons que nous l'avons été à d'autres moments. Ce sentiment d'être vraiment entièrement « ici et maintenant », c'est-à-dire entièrement dans le moment

présent, ressentant avec acuité tout notre entourage et agissant intensément sur lui, n'est-il pas aussi le sentiment d'être en vie ?

Ce sentiment d'exister peut être ressenti à un moment, mais aussi le moment d'après, et ainsi de suite. Nous pouvons, à chaque instant et pendant des années, nous sentir comme existant. Et ce sentiment d'exister n'est pas moins fort à un moment parce que nous l'avons ressenti le moment d'avant. Il peut durer dans le temps et justement à cause de sa durée, il nous donne cette impression de continuité de nous-mêmes qu'en langage courant, nous appelons exister, être en vie.

Comme le temps, la vie est cette possibilité d'être et d'agir qui dure, nous pourrions même aller jusqu'à dire que le temps, c'est la vie, et que la vie est le temps. Curieusement, la vie possède les mêmes caractéristiques paradoxales que le temps.

La vie est en même temps longue et courte, puisqu'elle dure depuis des millions d'années, mais n'habite pas plus que quelques heures certains insectes, comme c'est le cas pour les éphémères. Elle est grande et petite, car elle anime aussi bien l'éléphant que la fourmi. La vie est longue pour celui qui souffre, mais courte pour celui qui en jouit. La vie est aussi une chose rare, tout en étant présente en abondance. Elle « s'use » aussi, que nous l'utilisions ou non. Elle est un bien précieux, mais qui ne peut ni se vendre ni s'acheter. Rien ne se fait sans elle, et pourtant, nous la négligeons et la connaissons si mal.

Abordons le problème sous un autre angle. Que se passe-t-il en l'absence de temps ?

Si beaucoup d'espace, c'est l'infini et pas d'espace, le néant : beaucoup de temps, c'est l'éternité et pas de temps c'est... quelque chose pour lequel nous n'avons pas de terme, mais que nous décrivons comme un état dans lequel rien ne pourrait se passer, où tout serait inexistant, inanimé,... mort ; mort, le contraire donc de la... vie !

Le temps est la possibilité d'agir, donc de vivre. S'il en est bien ainsi, nous devrions pouvoir remplacer le mot **temps** par celui de **vie** dans les nombreuses expressions que nous utilisons pour le temps. Et cela sans que leur signification ne se modifie. Est-ce le cas ?

« Le temps passe », mais la vie passe aussi, pour reprendre une expression usuelle, mais que nous savons fautive. « J'emploie mon temps à faire telle ou telle chose », mais, simultanément, j'y emploie ma vie, ou tout au moins une partie de celle-là. De même lorsque « j'occupe mon temps ou le consacre à telle activité », c'est ma vie que j'occupe ou consacre à cette activité. « Donner de son temps », c'est donner de sa vie, comme « perdre de son temps », c'est perdre de la possibilité d'agir, donc perdre de sa vie. D'autre part, les « outrages » ou les « marques du temps », ne seraient-ils pas plutôt ceux de la vie, de même qu'« un peu de temps » ou « un bout de temps », c'est un bout de vie. On peut aussi dire indifféremment à quelqu'un qu'il « apprendra avec le temps » ou « avec la vie ». Et « avoir encore du temps », c'est avoir encore de la vie. En effet, avec la mort terrestre, il n'y a plus de possibilité d'agir, d'être présent ici-bas. Le « temps mort », lui, est un temps où il ne se passe rien, qui est donc sans ce qui caractérise la vie (le mouvement). Mais lorsque le temps n'est pas mort, qu'est-il ? Vivant ?

À l'inverse, la vie n'est-elle pas le **temps** compris entre la naissance et la mort ? « Donner la vie », n'est-ce pas donner du temps pour agir ? « Devoir la vie à quelqu'un » n'est-ce pas

aussi lui devoir le temps encore disponible ? Et si « le temps est de l'argent », n'est-ce pas parce que la vie est précieuse ?

Une heure de temps peut passer à la vitesse de l'éclair ou donner l'impression de ne jamais finir selon ce que l'on vit, car les hauts et les bas remplissent notre temps et constituent notre vie.

Les personnes voyageant en Orient ou dans des pays du Tiers-Monde constatent régulièrement combien les autochtones ont une autre notion que nous du temps... et de la vie. Souvent, ils sont prêts à faire un détour pour nous montrer notre chemin, ils prennent un après-midi de leur temps pour nous faire connaître leur ville, parfois même plusieurs jours, voire des semaines pour nous guider dans leur pays. Pourquoi le font-ils ? Ce n'est de loin pas toujours pour des raisons monétaires (le désir d'une rémunération), mais souvent pour le simple plaisir du contact avec l'étranger de passage qui leur offre la possibilité de **vivre** des expériences qu'ils ne pourraient pas faire sans cela.

Pour nous, Occidentaux, leur attitude semble inexplicable, et à cause de cela, louche. Avec notre manière de considérer les choses, nous estimons que c'est faire preuve d'insouciance que de consacrer tellement de temps à un étranger, que ce serait gaspiller notre temps. Mais pour eux, les expériences ainsi réalisées ne sont pas une perte de temps, mais un **vécu** enrichissant, quelque chose qui donne plus de valeur à leur temps, à leur *vie*.

La Force qui vient d'en-haut

Le temps est donc étroitement lié à l'existence de la vie, donc de cette force qui nous vient d'en haut. Elle nous vient d'en haut, car, n'étant pas issue de nous et n'étant pas issue de la création elle-même — ni nous, ni elle, ne nous sommes créés et ne sommes capables d'entretenir notre propre existence —, cette force *doit* être originaire d'ailleurs. Elle est logiquement désignée comme venant du Créateur de la création.

Les choses peuvent être vues de la manière suivante : le Créateur crée la création, mais il ne l'abandonne pas une fois qu'elle a pris forme, comme le fait l'être humain avec les objets inertes qu'il construit comme le sont une brique, des clous, un plancher, etc. La création est quelque chose de vivant, en mouvement perpétuel, et qui doit, pour cela, être entretenue. Le Créateur entretient l'existence de sa création et la fait durer et fonctionner en lui envoyant la force nécessaire, tout comme l'être humain le fait avec les objets qu'il façonne et qui ne sont utiles que doués de **mouvement** : les machines.

Cette force invisible, car immatérielle, provenant du Créateur, est à l'origine de la loi du mouvement qui fait que tout, dans la création, est en mouvement. La force engendre le mouvement des atomes, la formation des rochers, la croissance des plantes, les déplacements des astres, l'activité des animaux et anime aussi l'homme physiquement et spirituellement.

C'est cette force qui a donné la vie à notre esprit. Grâce à elle, nous pensons, aimons, aidons, travaillons. Les artistes les plus géniaux dépendent de cette force, comme chacun de nous en dépend pour ses activités les plus simples.

Tant que cette force d'en haut afflue, la création reste en mouvement et nous, en tant que parties de cette création, nous demeurons en vie et pouvons agir. Les changements qui s'opèrent autour de nous et en nous, et que nous attribuons faussement au passage du temps,

sont en réalité engendrés par le courant de cette force. D'une certaine manière, le temps coule donc, ou passe quand même. Il ne le fait cependant pas sous forme de temps, mais sous forme de force : un courant de force qui anime les formes et permet le mouvement. Et cette force ne coule pas horizontalement du futur vers le passé, comme nous le concevons habituellement avec notre représentation linéaire du temps qui défile, mais de haut en bas : du Créateur à la création.

Le temps est donc quelque chose de beaucoup plus important qu'on ne l'imaginait. Il n'est pas cette chose abstraite qui est présente sans que l'on sache trop pourquoi, quelque chose que nous classons comme appartenant au monde matériel bien qu'étant invisible, mais il est un don du Créateur, don offert sous la forme de force et de vie qui nous permettent d'exister et d'agir consciemment dans la création.

La raison pour laquelle l'homme a cherché faussement le temps uniquement dans le plan matériel, plutôt que dans les plans plus élevés du spirituel ou du divin, est due au déséquilibre qui s'est peu à peu établi entre nos facultés intellectuelles et spirituelles.

Comme nous l'avons vu, les facultés intellectuelles issues du cerveau ne peuvent s'appliquer qu'aux choses matérielles, puisque ce qui est issu d'un genre (la matière) ne peut pas engendrer, saisir et comprendre ce qui est d'un autre genre (par exemple, le spirituel), et réciproquement. Le cerveau est donc fait pour appréhender la matière, et seulement celle-ci. L'esprit, lui, est fait pour appréhender le spirituel, et seulement celui-ci. Réunies en l'homme, ces deux facultés complémentaires peuvent accomplir des merveilles pour autant que la hiérarchie soit respectée : l'esprit, le moi réel de l'être humain, dirige ; le cerveau, qui est l'outil, exécute.

Or, au cours de l'évolution, l'homme a interverti ces deux éléments et donné beaucoup plus d'importance à ses facultés intellectuelles. Celles-ci se sont à tel point développées qu'elles dépassent actuellement largement les facultés spirituelles restées en retrait, à cause du peu de cas qu'on faisait d'elles. Cet état de fait est facile à constater de nos jours : l'être humain brille dans ses réalisations matérielles, mais présente un visage moins glorieux lorsqu'il s'agit des valeurs morales, donc spirituelles, telles que respect d'autrui, honnêteté, dignité, etc.

L'hyper développement des facultés intellectuelles a pour conséquence toute naturelle que lorsque l'homme cherche une solution à un problème ou une explication à une énigme, il les cherche *toujours* dans la matière, puisque c'est la seule chose sur laquelle son intellect sait travailler. On comprend aussi que la solution à l'énigme du temps n'ait été cherchée également que dans la matière et que l'on ait abouti à une notion du temps erronée, en contradiction avec les faits.

La genèse du temps

Le temps est un don qui existe et dure grâce à la force qui vient d'en haut, car c'est cette force qui entretient la possibilité continue, le présent continu, dans lequel nous pouvons agir.

Si les signes du passage du temps et de la force de vie (le soleil, la lune et les astres du ciel) sont apparus au quatrième jour de la création, quand la force qui permet au temps d'être est-elle apparue ?

D'après la *Genèse*, au commencement, il n'y avait rien en dehors de Dieu, c'est-à-dire dans l'abîme. Ce n'est que lorsqu'Il prononça les paroles « Que la Lumière soit » que le processus de la création débuta et que les formes apparurent. La Lumière dont il s'agit ici n'est pas la lumière provenant d'un astre ou d'une de nos quelconques inventions humaines, comme une bougie ou une ampoule électrique, puisqu'aucune d'elles n'existait encore à ce moment. Mais il s'agit de la Lumière originelle issue de Dieu et comprenant en elle non seulement la Force nécessaire à la formation et à l'entretien de la création, mais aussi le germe de toutes les formes qui s'y développeraient au cours de l'évolution. C'est donc le premier jour que la force fut envoyée dans l'abîme, et qu'avec elle, apparut l'espace (la création), et dans l'espace, la vie... le temps.

Chapitre 7 : Les différentes « vitesses » du temps

La notion d'espace et de temps que nous possédons n'est pas universelle. Elle est différente dans chacun des plans dont est constituée la création. Pour comprendre comment cela est possible, il nous faut d'abord voir comment les différents plans prirent forme à partir de la Force créatrice. Nous nous basons pour cela sur les explications données dans le Message du Graal.

La formation des plans de la création

L'intensité de la Force qui descend dans la création en provenance du Créateur, est tout naturellement plus grande à proximité de son point d'émission qu'à une plus grande distance. Elle diminue donc au fur et à mesure de son éloignement. Cette propriété n'appartient pas seulement à la Force venant d'en haut. Ici bas, sur terre, le même phénomène a lieu. Dans un fil électrique, la tension est élevée près de l'usine électrique, mais plus faible à l'extrémité du réseau. De même, la pression avec laquelle l'eau sort d'un tuyau est d'autant plus faible que le tuyau est long.

Le ralentissement du flux de force qui a lieu avec l'éloignement entraîne un refroidissement. Il y a perte de chaleur. En effet, le fait que quelque chose soit chaud ou froid dépend avant tout du mouvement rapide ou non des particules atomiques dont il est constitué. Les électrons se déplacent beaucoup plus vite sur leur orbite dans un objet chaud que dans un objet froid. C'est la raison pour laquelle, pour augmenter la température d'un objet, il n'est pas indispensable de lui amener de la chaleur. Il suffit d'accélérer la vitesse de son « mouvement intérieur ». C'est ce que nous faisons en frottant nos mains engourdis par le froid pour intensifier la circulation sanguine. Ce même principe est utilisé avec les fours à micro-ondes. La fréquence élevée des ondes émises par ces fours, accélère le mouvement des électrons des aliments qui y sont déposés, et par là, les chauffe.

Le refroidissement dû à l'éloignement de la force et à la diminution de sa vitesse, engendre une inévitable condensation ou précipitation d'une partie de ses éléments. Ce phénomène de précipitation est facilement observable à petite échelle sur le plan terrestre, lorsque l'on fait un feu. Près des braises, les gaz dégagés par combustion sont invisibles. La chaleur est trop intense, ils ne peuvent prendre forme. Ce n'est qu'à une petite distance, mais à une distance suffisante pour qu'un léger refroidissement ait lieu, que certains éléments contenus dans ses gaz prennent forme et nous deviennent visibles en tant que flammes. Et ce n'est qu'à une plus grande distance encore que les éléments encore invisibles que contiennent les flammes peuvent aussi prendre forme, à cause de l'éloignement et du refroidissement, et nous devenir visibles sous forme de fumée. D'ailleurs, cette fumée, qui est en grande partie constituée de vapeur d'eau, pourra se transformer en gouttelettes de pluie, si la température descend suffisamment. Qu'elle s'abaisse encore davantage et la pluie se transformera en flocons de neige ou en grêle.

Les différents composants contenus dans les gaz se condensent donc les uns après les autres. Ils forment ainsi différentes zones, qui se suivent les unes après les autres, en fonction de leur densité. Ce phénomène a aussi lieu au niveau de la création sur la Force venant d'en haut et engendre la formation des différents plans dont elle est constituée.

Ainsi, pour reprendre la description générale du processus, en descendant dans l'abîme, la Force venant d'en haut se condense et se précipite au fur et à mesure de son éloignement.

Apparaissent alors, à une certaine distance les uns des autres, les différents plans de la création.

Qu'il existe différents plans dans la création n'est pas un fait qui nous soit étranger. Le Christ y a fait allusion en parlant des « nombreuses demeures dans la maison de mon Père ». Dans la religion chrétienne, à part le plan terrestre, qui est une évidence pour tous, il est question d'autres plans : le plan spirituel ou paradis et, entre lui et le plan terrestre : le purgatoire, qui est un ensemble de plans où séjournent provisoirement les âmes qui doivent encore se développer et se perfectionner avant d'entrer au paradis.

Pour la suite de notre exposé, nous utiliserons une division des plans de la création en trois parties :

1. Plan spirituel
2. Plan de la matière subtile
3. Plan de la matière dense

Le plan le plus élevé est le plan spirituel, ou paradis, d'où est issu l'esprit humain. Il est suivi du plan de matière subtile aussi appelé au-delà, car au-delà de la capacité de perception des cinq sens de notre corps physique. Vient ensuite le plan de la matière dense auquel appartient la terre.

Ces trois divisions sont elles-mêmes divisées en sous-plans, chacun également d'une densité un peu différente, les plus légers en haut, les plus denses en bas. Le plan de la matière dense est par exemple divisé en 3 sous-plans. En allant maintenant de bas en haut, on trouve le plan de matière dense de forte densité : là où se trouvent les objets et où nous agissons ; le plan de matière dense de moyenne densité : là où agissent nos paroles ; et finalement le plan de matière dense de faible densité, où agissent nos pensées, pensées qui ont une forme sur le plan de la matière subtile comme nous le verrons par la suite.

La Force qui entretient la création

La formation des différents plans eut lieu lors de la création de la création. Cependant, celle-ci une fois achevée, la Force ne cessa pas de descendre, mais continua d'affluer pour l'entretenir et l'animer. Si cela n'avait pas été le cas, la création n'aurait pas pu subsister, car elle n'aurait pas conservé sa forme et son mouvement. Comme tout ce qui est créé, elle dépend entièrement de la force sustentatrice en provenance du Créateur pour durer et survivre. La création existe déjà depuis des milliards d'années. Elle a eu une existence si longue et qui se poursuit encore, uniquement parce que la Force continue de descendre pour l'entretenir.

La répartition de la Force dans les différents plans de la création se fait proportionnellement à leur éloignement. Le plan spirituel étant le plus élevé, il est le premier à recevoir la Force. Il la reçoit donc avec une plus grande intensité que les autres plans. Le plan de matière subtile qui lui fait suite reçoit un apport de force atténué et cette force diminue encore d'intensité lorsqu'elle arrive dans le plan de matière dense. Il en résulte un fait d'importance capitale pour notre sujet, qui est que la vitesse générale de déroulement des événements varie d'un plan à un autre : elle est plus rapide dans les plans supérieurs qu'inférieurs. Par conséquent, la notion du temps varie d'un plan à un autre.

En effet, plus un plan est élevé dans la création, plus la force qu'il reçoit est intense. Il en résulte que la force à disposition est abondante et de grande puissance. Les mouvements et les changements de formes qu'elle engendre sont ainsi plus rapides que sur les autres plans.

Pour quelqu'un qui considère que la vitesse à laquelle se succèdent les événements ici sur terre est déjà trop rapide, le mouvement dans le plan spirituel apparaîtra comme impossible à suivre, et devant inévitablement conduire à un stress épouvantable. Il n'en est pourtant rien.

L'action frénatrice du cerveau

La raison pour laquelle la vie sur le plan spirituel, n'est pas ressentie comme ayant un rythme trop élevé est que la vitesse à laquelle, en tant qu'esprit, nous pouvons avancer dans le temps sur le plan spirituel est également différente de celle que nous avons ici-bas sur terre. Elle est beaucoup plus élevée.

Cette vitesse est toujours dépendante des outils que nous avons à disposition. Ici, sur terre, dans le plan de la matière dense, l'esprit n'appréhende pas la réalité directement, mais à l'aide d'un instrument : notre cerveau et notre système nerveux. Or, ces outils étant de matière dense, ils sont soumis à la vitesse réduite qui caractérise tout ce qui est de matière dense. Ne recevant pour fonctionner qu'une force de bien moindre intensité que sur les plans supérieurs, leur rythme de travail est donc plus lent que ne l'est ce qui vient d'un autre plan, comme c'est le cas pour l'esprit.

L'être humain incarné sur terre imagine le mouvement ayant lieu dans le plan spirituel comme étant trop rapide uniquement parce qu'il le conçoit à l'aide d'un instrument – le cerveau – qui n'est pas adapté au plan spirituel. Il pourrait certes ressentir avec plus de justesse le mouvement du plan spirituel s'il était plus actif en esprit. Mais, comme nous l'avons vu, ayant mis en veilleuse ses facultés spirituelles, pour se consacrer principalement à l'utilisation et au développement de ses facultés intellectuelles, il ne le peut plus ou alors très mal.

L'outil prévu pour appréhender le spirituel est l'esprit immatériel en nous. Lorsque celui-ci séjourne dans le plan spirituel, son rythme est adapté au rythme général de ce plan et aux dimensions de celui-ci. Il ne ressent par conséquent pas le déroulement des événements comme étant trop rapide. Il maîtrise sa propre vitesse, ainsi que celle des événements. L'existence n'est pas stressante pour lui, mais très **intense**.

À cause de la différence de genre des divers plans et nos possibilités d'action sur ceux-ci, un événement qui peut être vécu en un court instant sur le plan spirituel, nécessitera donc un temps beaucoup plus long sur le plan de la matière subtile, et encore plus de temps sur le plan de la matière dense. Notre perception de la réalité varie donc d'un plan à l'autre.

Étant plus lente sur terre, notre capacité de réception et d'élaboration des expériences y est aussi plus étroite. Par rapport aux plans plus élevés, le nombre d'événements que nous vivons est aussi beaucoup plus réduit et nous n'en voyons les tenants et les aboutissements que d'une manière beaucoup plus restreinte. Sur le plan spirituel au contraire, le peu de temps nécessaire pour le déroulement des événements, rend l'enchaînement des causes et des effets très visibles, par conséquent l'esprit est très conscient de tout ce qui se passe et des conséquences de ses actes sur son entourage et sur lui-même.

Rêves et temps

Existe-t-il des faits qui montrent qu'effectivement le temps a des vitesses différentes d'un plan à l'autre ou, en d'autres termes, qu'il existe une notion d'espace et de temps différente pour chaque plan ?

De tels faits existent, et parmi ceux-ci, il en est qui font partie de l'expérience vécue de chacun de nous. Prenons par exemple nos rêves. Lorsque nous dormons, la liaison entre l'esprit et le corps se relâche progressivement. Ce relâchement n'est bien sûr jamais total, sinon il entraînerait la séparation définitive de l'esprit et du corps, c'est-à-dire la mort. Il est cependant suffisamment important pour que les fonctions organiques soient mises en veilleuses et que les muscles perdent leur tonus. L'esprit, lui, libéré du poids du corps, ne dort pas, mais continue à ressentir et faire l'expérience de la vie. Cette vie cependant n'est pas celle du plan de la matière dense, mais celle d'un des plans de la matière subtile. Nous pouvons en ressentir quelques bribes, car cette vie de l'esprit qui a lieu pendant le sommeil de notre corps, est ce que l'on appelle les rêves. Plus précisément, il s'agit des rêves des phases REM du sommeil, c'est-à-dire des périodes spéciales, longues de quelques minutes seulement et qui se répètent 5 à 6 fois par nuit. La désignation R.E.M. (Rapid Eye Mouvement en anglais) provient de ce qu'au cours de ces périodes les yeux effectuent des mouvements très rapides sous les paupières fermées.

Généralement, nous ne sommes pas conscients de ces rêves parce que, ayant lieu au niveau de notre esprit, ils ne sont pas enregistrés dans la mémoire de notre cerveau comme le sont les autres rêves : les rêves non REM. Ces derniers ont lieu en dehors des périodes de rêves REM et proviennent du travail de « digestion » que notre cerveau opère sur les informations qu'il a reçues. Par exemple, celles provenant de la journée écoulée. Les rêves non-REM se distinguent d'ailleurs par leur caractère plutôt confus et leurs sujets très terre-à-terre, contrairement à la clarté ou les thèmes plus élevés des rêves REM.

Or, il arrive parfois que réveillé, pour une raison ou une autre, juste à la fin d'un rêve REM, nous puissions être très conscients de ce que nous venons de rêver. Et il s'avère alors que le nombre de faits et d'expériences vécues au cours du rêve est très élevé, beaucoup trop élevé pour pouvoir avoir été vécu en quelques minutes terrestres seulement. Au cours du rêve, l'esprit peut en effet vivre, avec tous ses hauts et ses bas, des expériences qui s'étendent sur des jours entiers, voire des années et cela, pendant que quelques minutes terrestres seulement se soient écoulées ! La seule explication possible à cette contradiction est bien que la vitesse du temps est beaucoup plus élevée dans les plans plus subtils que sur terre.

N.D.E. et temps

Une expérience similaire à celle des rêves, est celle des NDE, c'est-à-dire des « expériences proches de la mort ». Au cours de celles-ci, quelqu'un qui décède lors d'un accident ou d'une opération, est ramené à la vie quelques minutes plus tard grâce aux procédés de réanimation que nous possédons de nos jours. Ces personnes racontent que pendant le court laps de temps de leur mort, elles sont sorties de leur corps pour se rendre dans un plan différent de celui de la terre et, entre autres, qu'elles ont vu défiler leur vie devant elles, en quelques instants.

Le terme défiler n'est pas tout à fait exacte, parce qu'il s'agit moins de visualisation passive, comme celle d'un film au cinéma, que d'une rétrospective ressentie avec tous ses hauts et ses bas par l'esprit, en vivant toutes ses expériences passées. Cet événement est donc un **vécu** de

l'esprit. Qu'il puisse avoir lieu en quelques minutes seulement, témoigne à nouveau du fait qu'au niveau de chaque plan la vitesse du temps est différente. En effet, au cours de la NDE, l'esprit sort du corps, quitte la terre et se libère de l'emprise du cerveau. L'esprit peut alors fonctionner sans cette entrave, à son propre rythme, d'où la rapidité du déroulement des événements vécus lors de la rétrospective.

La différence de vitesse qui existe d'un plan à l'autre est également confirmée par les paroles bibliques déjà citées qui disent que « mille ans sont comme un jour ». En effet, le temps sur terre se déroulant très lentement en comparaison avec celui du plan spirituel, il faut effectivement mille années terrestres pour vivre ce qui peut être vécu en un jour sur le plan spirituel par l'esprit.

L'esprit est prompt

Il apparaît ainsi que dans les plans supérieurs, volonté et actes se suivent à un rythme beaucoup plus rapide que sur le plan terrestre. Ici-bas, par exemple, la distance qui sépare nos décisions de leur réalisation est toujours nettement perceptible. Elle est relativement courte lors d'actes impulsifs, mais dans les autres cas elle est beaucoup plus longue. Elle peut même être si longue que la décision reste du domaine des idées et ne se concrétise jamais en actes. La raison en est que « l'esprit est prompt, mais la chair est faible » (Matthieu 26,41) pour reprendre les paroles du Christ. Autrement dit : l'esprit peut agir rapidement, mais la chair (le corps et le cerveau), qu'il doit utiliser lors de son incarnation pour concrétiser sa volonté est, lui, lent (faible).

On voit ainsi combien est erroné le vœu « Repose en paix » souhaité aux défunts. Lorsqu'à la mort, l'esprit quitte le corps physique pour remonter dans des plans plus éthérés, la « vitesse » du temps qu'il y rencontrera sera beaucoup plus élevée que sur terre. Ce qui l'attend n'est donc pas une période d'inaction – de repos éternel – mais sera au contraire une existence des plus intenses.

Le rythme plus lent auquel l'esprit doit faire face dans les plans de la matière dense, n'est pas quelque chose de négatif pour lui, mais au contraire un avantage et une aide. L'esprit doit en effet amener les facultés qui reposent en lui à leur plein épanouissement avant de pouvoir retourner au paradis. Un rythme plus lent lui permet ainsi – comme c'est le cas avec tout apprenti ou écolier – d'apprendre progressivement et tranquillement les bases qui lui sont nécessaires et qu'il pourra utiliser par la suite à un autre rythme une fois qu'il s'en sera rendu maître. Il en va donc de l'esprit comme de tout musicien qui fait lentement et péniblement ses gammes, avant de devenir un musicien accompli, dont la dextérité fait l'admiration de ses auditeurs.

Chapitre 8 : L'accélération de l'histoire et la question de la fin des temps

On imagine volontiers que la vitesse de déroulement des événements – et donc celle du temps chronométrique – est toujours demeurée constante ici sur terre. Cela se traduit par le fait que l'on considère généralement le rythme avec lequel les phénomènes naturels se déroulent aujourd'hui, comme étant également celui auquel ils avaient lieu dans le passé et celui avec lequel ils auront cours dans le futur.

Or, ce qui jusqu'à dernièrement était considéré comme un fait acquis, est maintenant remis en question. Il a en effet été constaté que la vitesse du temps semblait s'être très nettement modifiée, et ceci dans le sens d'une accélération. Et que loin d'être un phénomène passager, cette accélération se poursuivait encore actuellement, et allait même en s'amplifiant.

Ce phénomène nouveau a été désigné par l'expression « accélération de l'histoire », pour souligner le fait que, si dans le passé, un certain laps de temps était nécessaire pour que l'histoire se fasse – que les événements aient lieu – actuellement, et à partir du début du XX^e siècle environ, ce laps de temps devenait de plus en plus court. Les événements se succèdent donc aujourd'hui à un rythme beaucoup plus intense que dans le passé.

L'accélération touche tous les domaines : la nature, l'homme, les maladies, le travail et les relations sociales.

L'accélération dans la nature

Jadis, les catastrophes naturelles de grande ampleur n'avaient lieu qu'épisodiquement. Tremblements de terre, cyclones, inondations, avalanches dévastatrices, glissements de terrain, vagues de froid, sécheresses, se suivaient à un rythme suffisamment lent pour que l'on en parle pendant des années avant que la catastrophe suivante n'arrive. Ce rythme a changé, et actuellement on compte facilement non pas une grande catastrophe naturelle par année, mais plusieurs. En 2003 par exemple, une vague de froid exceptionnelle sévit en janvier au Bangladesh, Pakistan, Tibet et en Inde faisant de nombreuses victimes. Elle fut suivie en mai-juin, dans ces mêmes pays, par une vague de chaleur (jusqu'à 49°C) et en été, d'inondations catastrophiques (12 millions de déplacés ou de sans-abris) à cause de moussons particulièrement humides. En mai, des tornades et des orages de grêle ont fait de grands dégâts aux Etats-Unis, un tremblement de terre a endommagé 100 000 maisons en Algérie et des inondations gigantesques ont détruit plusieurs centaines de milliers de maisons en Chine. En juillet, l'ouragan Claudette souffle aux Etats-Unis semant la destruction sur son passage, alors que le typhon Imbudo, avec des vents atteignant 230 km/h, balaye les Philippines, affectant plus de 100 000 personnes. En été, l'Europe est atteinte par une vague de chaleur et de sécheresse qui fait plus de 27 000 victimes. En octobre, de gigantesques incendies de forêt ravagent le sud de la Californie. La fin de l'année est marquée par le séisme de Bam en Iran, de magnitude 6,5, qui fait 40 000 morts et laisse 100 000 personnes sans abris dans le froid de l'hiver.

Dans le domaine précis des tremblements de terre, des études ont été faites sur la fréquence de leur apparition. Les chiffres sont éloquentes : si dans le passé on comptait un gros tremblement de terre tous les 10 ans environ, ce rythme est passé depuis 1900 à un tous les 5 ans. De nos jours, à un toutes les années.

Les assureurs sont évidemment très concernés par l'accumulation des catastrophes naturelles, des frais qu'elles entraînent et qu'ils doivent couvrir. Ils voient avec appréhension la fréquence de celles-ci s'accroître, leur nombre devenir « brusquement massif », et leur rythme « ne plus rien avoir de naturel », pour reprendre leurs termes. Certains assureurs se demandent même si leur apparition n'a pas cessé d'être gouvernée par le « hasard », pour devenir une tendance.

L'Organisation Mondiale de la Santé s'inquiète aussi, mais dans un autre domaine : le rythme d'apparition de nouvelles maladies semble aussi s'être accéléré.

L'accélération dans la société

De plus, dans le passé, la société se transformait et évoluait à un rythme si lent, qu'il était courant de vivre toute sa vie sans être confronté à des changements notables de style de vie. Depuis le XIX^e siècle cependant, le rythme des changements s'est intensifié de manière radicale. Il est même considéré qu'il y a eu plus de changements entre aujourd'hui et le début du XIX^e siècle, soit deux siècles, qu'entre le début du XIX^e siècle et l'époque de Jules César (soit 20 siècles).

Pour ne citer que quelques-uns de ces changements :

L'augmentation de la population mondiale est devenue explosive. En 1850, après plusieurs dizaines de milliers d'années de progression lente, elle atteignit 1 milliard. Il ne lui fallut ensuite que 50 années (en 1900) pour doubler et 100 années supplémentaires (en 2000) pour sextupler (6 milliards).

En 1850, le nombre de villes dépassant 1 million d'habitants était de 4, en 1900 de 19, en 1960 de 141, en 2009 de 447. Du premier au XVIII^e siècle, la consommation d'énergie est restée sensiblement la même. Or, si vers 1850, elle doubla, vers l'an 2000 elle était dix fois supérieure. De fait, ces dernières 100 années, l'être humain a dépensé autant d'énergie qu'au cours des 19 siècles qui ont précédé.

Dans le temps, on conservait les quelques rares outils, meubles, jouets d'enfants, ustensiles de cuisine,... dont on disposait, pendant des décennies ou pour certains de génération en génération. De nos jours, la production d'objets manufacturés, qui double environ toutes les 15 années, nous inonde d'innombrables objets que nous remplaçons rapidement et régulièrement par de nouveaux.

Depuis que l'homme est sur terre et jusqu'au XIX^e siècle, la vitesse maximale de déplacement atteinte par l'homme a été de 32 km/h. Cette vitesse est celle d'un char tiré par des chevaux. En 1880, grâce aux perfectionnements apportés aux locomotives à vapeur, la vitesse de 160 km/h fut atteinte. En 1938 déjà, seulement un demi-siècle plus tard, un avion réussit à voler à la vitesse de 640 km/h. Vingt ans après, on construit des avions qui firent du 1200 km/h et des avions-fusées qui approchaient les 6400 km/h.

Au XIX^e siècle, 50 à 100 années séparaient l'invention d'une nouvelle machine de sa commercialisation. Avant 1920, ce temps tomba à 34 années environ, puis à 8 ans jusque dans les années 50. Aujourd'hui, ce laps de temps est encore plus court.

Vers 1500, en Europe, la publication de nouveaux livres était d'environ 1000 titres par an. Ce nombre augmenta progressivement au cours des siècles. Mais en 1950, il passa rapidement à 120 000 ouvrages par an. Dix ans plus tard, 7 mois et demi suffisaient pour en publier autant. Les best-sellers du passé le demeuraient pendant des années, aujourd'hui plus d'un ne dure qu'une année ou une saison, et est vite remplacé par un autre. Il en va de même pour les grandes vedettes de la chanson ou du cinéma qui demeurent des idoles pour un temps de plus en plus court, avant d'être détronées.

Pour se rendre compte de l'accélération de l'histoire, il faut aussi penser aux transformations fondamentales de notre mode de vie qu'ont opérées des objets apparus, somme toute il y a peu de temps : le téléphone (1876), la voiture (1890), la télévision (1940), les ordinateurs (1950), Internet (1970), les téléphones mobiles (dans les années 1980).

La vie de l'individu est également soumise à l'accélération générale. Celui-ci vit des situations de plus en plus nombreuses et variées qui se succèdent très rapidement les unes les autres. À peine un événement est-il passé, que déjà le suivant se présente : changement professionnel, haut et bas financier, changement de domicile, de relations, de voisinage, de partenaires dans le couple (taux élevé de divorce), etc.

Pourquoi des catastrophes ?

Par certains de ses aspects, l'accélération de l'histoire peut apparaître comme quelque chose d'agréable et de bénéfique, puisque l'accroissement des connaissances et du savoir-faire permet de faciliter la vie quotidienne dans des domaines aussi variés que les travaux ménagers, les communications à distance, les loisirs, les déplacements, etc. Mais, à côté de ces progrès techniques, l'accélération de l'histoire signifie aussi un accroissement de problèmes et de situations conflictuelles pour les individus. En effet, ces événements ne surviennent pas au hasard. Ils résultent des actions passées des êtres humains.

Ce que l'être humain sème n'est pas toujours juste, bien et en accord avec la logique des lois naturelles. Ce qui lui revient, lors de l'accélération des événements, sera alors forcément constitué de choses de même genre : problèmes, injustices, conflits, maladies et souffrance. Au niveau du globe, l'accélération engendre ainsi une augmentation du nombre de guerres, de meurtres, de révolutions, de vols, de conflits sociaux, de catastrophes naturelles et économiques auxquels l'être humain est inévitablement confronté et dont il souffre.

Chaque catastrophe et conflit ne faisant qu'exacerber d'autres conflits et problèmes, le paroxysme de cette escalade est attendu avec angoisse. On entend d'ailleurs de plus en plus de gens se demander « où allons-nous ? » et « comment tout cela va-t-il finir ? ».

D'où vient l'accélération ?

Face à cette situation nouvelle, on ne peut s'empêcher de se demander comment une telle chose est possible ? D'où vient cette accélération et à quoi correspond-elle ?

Ici sur terre, lorsqu'il y a accélération, il y a inévitablement un apport d'énergie supplémentaire. C'est le cas, par exemple, lorsque l'on conduit une voiture. En pressant sur la pédale d'accélération, une quantité plus importante d'essence est fournie au moteur, ce qui lui permet d'intensifier sa vitesse de fonctionnement.

A l'échelle de la création, le processus est le même : un apport de force supplémentaire est à l'origine de l'accélération de l'histoire. La seule différence est que ce ne sont plus les rouages d'une machine qui s'accélèrent, mais ceux de la création.

Que cette force puisse accélérer les processus ayant lieu dans toute la création montre que son origine dépasse le cadre restreint de celle-ci et se situe plus haut. Cette Force est celle dont nous avons déjà parlé, celle que le Créateur déverse dans la création pour l'entretenir. Quelle autre Force serait en effet capable d'avoir une action aussi puissante et globale ?

L'accélération de l'histoire n'est donc pas due à ce que l'hypothétique courant, ou fleuve du temps, charrieraient soudainement plus d'événements vers nous, mais à ce que tout ce qui se trouve dans la création reçoit une force accrue qui l'oblige à avancer plus rapidement dans le temps chronométrique et à changer de forme à un rythme plus élevé que jusqu'alors.

Une fièvre universelle

Quelle est la raison de cet apport accru de force dans la création ? Un élément de réponse peut être trouvé en étudiant un phénomène naturel similaire, celui qui a lieu dans notre propre corps lorsque nous avons la fièvre. La fièvre est en effet également caractérisée par une accélération générale de toutes les fonctions organiques, accélération qui tranche singulièrement avec le rythme habituel de celles-ci. L'apport d'énergie supplémentaire provient de la combustion des réserves organiques et d'une mobilisation exceptionnelle des forces vitales du corps.

La conséquence en est une accélération du rythme cardiaque et respiratoire, de la circulation sanguine, des processus d'assimilation et d'élimination, des échanges cellulaires, ainsi que des défenses organiques mises en œuvres par le système immunitaire. Cette intensification a pour but de permettre à l'organisme de détruire les microbes et les poisons qui mettent sa survie en danger, de brûler les toxines et résidus métaboliques qui l'encombrent, d'autolyser des toxines qui gênent son fonctionnement.

En d'autres termes, la fièvre a pour but la régénération de l'organisme. C'est donc une action éminemment constructive et salutaire en soi. Il est vrai qu'au cours de cette grande épuration organique, les cellules trop faibles seront détruites – mais cela est dû à leur propre faiblesse – alors que celles qui survivront seront renforcées par la force ainsi reçue.

Un but constructif devrait donc également être à la base de l'accélération de l'histoire. Elle serait une sorte de fièvre universelle qui permettrait la régénération de la création et des êtres humains, en vue d'une nouvelle étape. Une telle manière de voir les choses n'est pas contredite par les grandes religions.

Le Jugement dernier

La succession de calamités s'abattant sur l'être humain, comme conséquence de l'accélération de l'histoire, n'est pas sans faire penser aux plaies décrites par les prophètes de l'Ancien Testament et dans l'Apocalypse, plaies promises à l'humanité pour la fin des temps, à l'époque du Jugement dernier. Le Jugement dernier est le moment où s'opère une séparation entre « les brebis et les boucs » ou entre « le bon grain et l'ivraie » (Matthieu 26,41), c'est-à-dire la séparation entre les esprits qui sont de bonne volonté et s'efforcent de faire le bien, et ceux qui n'ont pas cette aspiration. C'est une période liée à de grands bouleversements.

Chaque esprit humain est confronté au retour concentré de tout ce qu'il a semé, retour concentré qui se fait grâce à l'accélération de l'histoire. Selon son attitude face à ces récoltes et la nature de ces dernières, il est renforcé dans ses nobles aspirations ou détruit sous l'avalanche des répercussions néfastes qu'il a engendrées.

A propos de l'accélération des événements et l'accumulation de grandes catastrophes en tout genre, on peut d'ailleurs lire dans l'Encyclopédie Britannique : « L'approche du paroxysme, ressenti intuitivement par les prophètes, est actuellement senti, et craint, comme un événement tout proche. Croire en son imminence n'est plus aujourd'hui un acte de foi : c'est un fait d'observation et d'expérience. » (Article : Time, p. 413 1^{ère} colonne). En d'autres termes, les non-croyants peuvent également se convaincre de la réalité du Jugement dernier, puisqu'ils en vivent désormais les manifestations concrètes dans l'accélération de l'histoire.

Si le Jugement dernier annoncé n'est souvent pas pris au sérieux, c'est que la présentation imagée qui en est faite est difficile à concilier, pour l'homme d'aujourd'hui, avec les connaissances objectives et scientifiques qu'il a acquises sur le fonctionnement de la nature et de l'univers. Il voit volontiers le Jugement dernier comme un acte arbitraire de Dieu, inventé par certains pour bénéficier de plus d'influence sur leurs prochains.

Le Jugement dernier cependant est un événement qui s'inscrit parfaitement dans les lois naturelles. Les processus qui y sont à l'œuvre sont décrits en détails dans le Message du Graal. Parmi ceux-ci, nous en aborderons deux qui sont en relation directe avec notre sujet, à savoir le rôle de la Force venant d'en haut et la notion de la fin des temps.

Le réveil de tout ce qui est mort

Les prophéties qui parlent du Jugement le désignent comme étant le moment de la résurrection de tous les morts. Toutes les personnes décédées sortant de leur tombeau pour être jugées. En réalité, d'après les explications du Message du Graal, il s'agit plutôt du réveil de tout ce qui est mort. En effet, depuis des millénaires et à travers de nombreuses incarnations, l'être humain poursuit l'apprentissage qui doit lui permettre de développer pleinement les facultés spirituelles qui reposent en lui, lui autorisant ainsi à retourner dans le plan spirituel. Or, au cours de son développement, l'être humain accumule en lui des pensées, des qualités, des défauts, des tendances et des penchants, qu'il ne manifeste pas toujours ouvertement dans son comportement extérieur, car soit son éducation, soit les conditions sociales du moment, ne le lui permettent pas. Elles n'en font pas moins partie de son être intime. Et cet ensemble de caractéristiques cachées, étouffées ou réprimées, est ce qui est désigné par l'expression « tout ce qui est mort ».

Comme tout apprentissage, l'apprentissage de l'esprit est aussi limité dans la durée et est sanctionné par un examen. Ce qui est au fond de l'être humain doit donc être réveillé, mis en mouvement afin qu'il se manifeste, montre ce qu'il est et puisse ainsi être jugé. Si le fond de l'être humain est bon, il subsistera ; si son fond est mauvais, il sera rejeté comme élément perturbateur.

Le jugement aura donc lieu par ce simple éveil de ce qui est enfoui. Ce processus est comparable à celui de la fièvre dans le corps humain. En activant tous les processus métaboliques, la fièvre amène la guérison ou la mort, selon qu'il y a encore suffisamment de tissus sains ou non dans l'organisme.

Mais comment ce processus a-t-il lieu pendant le Jugement dernier ? Il a lieu, grâce à un apport intensifié de ... Force, est-il dit dans le Message du Graal :

« Rien ne reste à présent sans mouvement ; car la force vivante qui flue actuellement de façon plus intense dans l'ensemble de la création fait pression sur toute chose, la poussant et la contraignant à se mouvoir. De ce fait, tout se renforcera, même ce qui était jusqu'alors inactif ou sommeillait. ...

*Il en va de même de toutes les **caractéristiques** des âmes humaines de cette Terre. Ce qui paraissait jusqu'alors sans vie, ce qui sommeillait, en étant souvent ignoré des hommes eux-mêmes, se réveillera et s'accroîtra sous l'effet de la force, se traduisant en pensées et en actes pour se juger devant la Lumière, selon son genre et au sein même de son activité. »* (Dans la Lumière de la Vérité, Message du Graal, tome I, conférence 26)

L'irruption d'une quantité plus grande de force dans la matière dense, est donc le processus grâce auquel le Jugement a lieu. Ce n'est pas un processus dont l'activité est cachée, invisible à l'être humain. Au contraire, elle lui est parfaitement visible et observable dans ... l'accélération de l'histoire !

Quand le Jugement aura-t-il lieu ?

Si le « comment » du Jugement était le premier point que nous voulions mentionner, le deuxième est celui du « quand ». Quand le Jugement dernier aura-t-il lieu ? A quel moment faut-il s'attendre d'être confronté à ce grand événement ? Cette question a intrigué et tourmenté l'être humain depuis longtemps. Elle l'a poussé à entreprendre toutes sortes de recherches pour essayer de déterminer, à défaut de date, au moins l'époque à laquelle la fin des temps arriverait. Toutes ces recherches ont cependant échoué et toutes les prévisions se sont révélées fausses. Une des raisons à cela est qu'elles se basaient sur une notion du temps qui passe, alors que le temps est immobile.

Le temps étant immobile, ce qui bouge ou avance, ce n'est pas le temps, mais les formes qui se trouvent dans l'espace. Comme tout ce qui est matériel, ces formes se meuvent et se transforment grâce à l'apport de Force venant d'en haut. Elles sont contraintes par la loi du mouvement de parcourir inéluctablement le cycle de la naissance, croissance, maturation et décomposition, afin que leurs matériaux de base libérés par la décomposition puissent régénérer, créer de nouvelles formes en reprenant un grand cycle.

Dans ce contexte, le point où la décomposition de la matière doit s'amorcer est d'une importance capitale pour l'esprit humain. Le développement de ce dernier doit être terminé lorsqu'il l'atteint, s'il veut pouvoir quitter le plan de la matière qui n'est plus en mesure de lui offrir un lieu de séjour. Ce point du cycle est donc aussi simultanément celui où a lieu le Jugement dernier, car c'est là que s'opère le tri entre les esprits suffisamment mûrs pour remonter dans les plans supérieurs et ceux qui ne le sont pas. Or, comme le fait remarquer le Message du Graal, ce point n'est pas situé dans le temps, mais dans l'espace :

*« Le Jugement dernier, c'est-à-dire le Jugement **ultime**, se déclenche un jour pour **chaque** corps cosmique matériel, mais il ne se produit pas en même temps dans l'ensemble de la Création.*

C'est là un événement nécessaire dans la partie de la création qui, dans son cycle, atteint le point où doit commencer sa décomposition afin de pouvoir prendre une forme nouvelle lors de son parcours ultérieur.

Ce cycle éternel ne doit pas être confondu avec la révolution de la Terre et avec celle d'autres astres autour de leurs soleils ; il s'agit du grand cycle, du cycle plus vaste que tous les systèmes solaires sont tenus de parcourir de leur côté, tout en effectuant séparément leur propre mouvement.

*Le point où doit commencer la décomposition de chaque corps cosmique est défini avec exactitude, toujours en raison de la logique des lois naturelles. C'est à un endroit bien précis que **doit** se dérouler le processus de désagrégation, et cela indépendamment de l'état du corps cosmique en question et de ses habitants. »*

(Dans la Lumière de la Vérité, Message du Graal, tome I, conférence 13)

L'endroit où débute le Jugement

Puisque le temps est immobile, ce n'est donc pas lui qui en passant amène un jour le Jugement dernier, mais la Force qui en descendant régulièrement dans la création amène celle-ci peu à peu à maturation dans le grand cycle du devenir.

Dans le grand cycle que parcourent les corps cosmiques, il est donc un point – un lieu dans l'espace – qui est celui où aura lieu le Jugement ou la fin des temps. Le terme fin des temps – ou fin du temps – n'est en fait pas correct, car le temps ne s'y arrête pas. S'il s'arrêtait, cela signifierait que la Force cesserait de descendre et que l'existence de la création serait interrompue. Il est cependant correct dans le sens que pour tous les esprits qui ne sont pas jugés assez mûrs, c'est la fin du temps, la fin de leur existence.

Or, comme nous venons de le voir, non seulement la force arrive en quantité plus grande que par le passé, mais la désagrégation de la matière n'est pas son but, elle lui offre plutôt l'occasion d'un nouveau départ !

Ce qui prend fin, c'est une époque avec toutes les formes erronées qu'elle contenait. La vie, le temps, eux, continuent d'être, car la Force venant d'en haut continue de descendre pour animer le prochain cycle.

Chapitre 9 : Ne pas avoir le temps

Bien qu'avec la force que nous recevons sans interruption pour vivre, nous baignons constamment dans le temps, nous nous plaignons quand même de ne pas avoir assez de temps. « Ne pas avoir le temps » est en effet l'un des grands maux de notre époque. L'homme d'aujourd'hui pense souvent qu'il n'a pas suffisamment de temps pour faire tout ce qu'il souhaiterait faire et devrait faire. Les journées sont trop courtes. Il est débordé, pressé, stressé. Il doit continuellement se hâter, courir.

De quoi provient ce manque de temps chronique ? L'homme n'avancerait-il pas aussi vite qu'il le souhaiterait dans le temps immobile, c'est-à-dire vers les formes qui l'attendent sur son chemin ? Il semble que ce soit plutôt la manière erronée dont l'être humain utilise la force qu'il reçoit. Au lieu de l'employer à réveiller son esprit et, par là, à changer son approche des choses, il l'utilise avant tout pour trouver de meilleures solutions **intellectuelles** à ses problèmes que jusqu'alors. Mais celui qui cherche avec l'intellect utilise alors tout naturellement le seul temps accessible à celui-ci : le temps chronométrique. Et c'est là que réside le problème. L'homme organise toute sa vie d'après le temps chronométrique, au lieu de se diriger d'après son temps intérieur et n'utiliser le temps chronométrique que comme simple outil de travail.

Le manque chronique de temps provient de cet asservissement de l'homme au temps chronométrique. Voyons comment cette domination a peu à peu pris place.

Histoire d'une domination

Le temps chronométrique tel que nous le connaissons aujourd'hui est apparu progressivement à partir du XI^e siècle, avec le développement des villes et l'invention des horloges hydrauliques.

Les activités commerciales et artisanales ne pouvaient pas être organisées en suivant les rythmes naturels comme l'étaient les travaux à la campagne. Une division horaire artificielle de la journée était donc nécessaire et fut réalisée grâce aux horloges. Les coups qu'elles frappaient aux différents moments de la journée permirent de synchroniser, d'enchaîner et d'harmoniser efficacement les nombreuses activités publiques.

Au niveau individuel aussi, l'apparition du temps chronométrique permit une meilleure organisation de la journée. Dans la multiplication des contacts et échanges commerciaux et sociaux qui caractérisaient désormais la vie citadine, il donnait la possibilité d'employer son temps de manière plus rationnelle, en évitant les temps morts, les retards et les attentes improductives.

Si le temps chronométrique était demeuré ce qu'il était à cette époque, c'est-à-dire un outil des plus utiles pour réaliser concrètement les décisions prises par l'esprit, il n'y aurait jamais eu un problème de manque de temps. En effet, les grandes options de la journée auraient été déterminées et réalisées d'après le temps intérieur, le temps chronométrique ne venant qu'en second rang pour affiner l'organisation de la journée. Les priorités auraient donc été autres que ce qu'elles sont aujourd'hui. La bonne attitude, qui consiste à prendre le temps nécessaire, aurait été conservée et serait demeurée profondément ancrée dans les mentalités.

Au cours des siècles cependant, on accorda une importance de plus en plus grande au temps chronométrique. Il se montrait un outil très utile, permettant d'augmenter l'efficacité et les gains. La production d'horloges à des prix de plus en plus abordables pour tout un chacun, puis, plus tard celles de montres à gousset et à bracelet favorisa l'adoption de celui-ci dans toutes les couches de la population. La référence habituelle (le temps intérieur) fut progressivement laissée de côté au profit du temps chronométrique. Ce dernier, utilisé et apprécié par un nombre croissant de personnes, devenait leur référence de base et contraignait ceux qui ne l'avaient pas encore adopté à le faire également. Son influence grandit ainsi sans cesse et se manifesta dans des domaines de plus en plus nombreux. On finit même par lui accorder la première place.

Concrètement, cela signifiait que l'homme ne se référait plus à son temps intérieur pour diriger et organiser sa vie, mais qu'il se basait désormais sur le temps chronométrique. Il n'était donc plus en mesure de vivre vraiment ce qu'il faisait, de l'apprécier et de se donner pleinement, occupé qu'il était à essayer de respecter l'horaire, la cadence et le rythme qui lui étaient imposés par l'organisation du travail et de la vie d'après le temps chronométrique.

Un changement d'attitude

Ce qui, désormais, devenait important, ce n'était plus la suite naturelle des événements voulus et vécus intérieurement, mais la suite artificielle des événements déterminés par le temps chronométrique. Cette obsession pour le temps eut pour conséquence malheureuse qu'il devint plus important d'avoir fait, que de faire.

Avant l'apparition du temps chronométrique, on ne comptait pas les heures déjà travaillées ou les heures qu'il y avait encore à faire. On ne comparait pas non plus ses heures avec celles des autres, pour la simple raison que l'heure était alors une notion beaucoup trop vague, si ce n'est totalement ignorée. La référence était le travail lui-même. On le poursuivait jusqu'à son achèvement ou jusqu'à ce que les conditions extérieures (pluies, tombée du jour, etc.) y mettent momentanément un terme. Avec l'apparition du temps chronométrique au contraire, on se met à compter. Le salaire n'est plus touché pour le travail fait, mais en fonction des heures passées à l'exécuter. Les intérêts de l'employé et de l'employeur sont ainsi malheureusement opposés. Le salarié a intérêt à ne pas concentrer plus de travail que nécessaire dans une heure, alors que, pour l'employeur, l'impératif contraire prédomine. Il est de son intérêt que l'employé fasse un maximum de travail dans l'heure, puisque le prix de l'heure est fixé d'avance.

Quelles que soient les conséquences économiques de ce conflit d'intérêts — conflit encore d'actualité —, la fâcheuse conséquence qui peut en résulter — et qui en résulta dans de nombreux cas — fut qu'une importance croissante fut donnée au salaire et à l'horaire, et ceci au détriment du travail lui-même. Cela se concrétise à notre époque dans le cas bien connu et caricatural de la secrétaire qui, à la minute précise où son temps de travail se termine, arrête de taper, à trois lignes de la fin, la lettre qu'elle était en train d'écrire et quitte le bureau.

L'emprise du temps chronométrique se renforça encore davantage à partir de la fin du XVIII^e siècle, avec la révolution industrielle. L'agriculture, jusqu'alors principale activité de l'homme, cède de plus en plus de place à l'industrie. Des machines fonctionnant à la vapeur, à l'électricité ou au pétrole sont construites et remplacent les procédés de production manuels et artisanaux. L'époque où l'homme « dirigeait » encore ses outils prend fin. Maintenant, ce sont les machines qui dirigent l'homme, puisqu'il doit désormais suivre leurs rythmes. Or, une

machine travaille vite. L'ouvrier doit donc se dépêcher, d'autant plus que le temps pendant lequel une machine fonctionne coûte cher et doit être rentabilisé au maximum.

« Le temps c'est de l'argent »

Le temps devient ainsi de l'argent, et qui gagne du temps gagne de l'argent. Des procédés scientifiques d'organisation du temps de travail vont être mis au point pour s'assurer d'une rentabilité maximum. Les premiers sont connus pour être l'œuvre d'un ingénieur américain, Frédéric Taylor (1856-1915) qui préconisait qu'il fallait analyser précisément chacune des différentes étapes de la production d'un objet donné, chronométrer chaque mouvement que doit faire l'ouvrier, puis établir des temps minimaux que l'ouvrier doit respecter.

Si l'amour du travail n'avait pas encore disparu suite à l'instauration de tels procédés, il le fut peu après avec l'introduction du travail à la chaîne. Ici, à nouveau, pour accélérer le rythme du travail et ne pas gaspiller la moindre parcelle de temps, l'objet à fabriquer est posé sur une sorte de tapis roulant qui défile devant l'ouvrier et s'arrête devant lui le temps nécessaire pour qu'il puisse effectuer l'opération dont il est responsable. Cette opération est extrêmement limitée : visser un écrou, poser un objet. Il avait en effet été constaté qu'effectuer plusieurs gestes différents à la suite, prend plus de temps à un ouvrier seul qu'à plusieurs personnes spécialisées dans chacun des gestes. Tout mouvement et déplacement inutiles sont donc supprimés, l'ouvrier devient un des rouages impersonnels de la machine.

Une industrie organisée de cette façon est très efficace, mais le seul et unique avantage qui en résulte est un gain matériel, c'est-à-dire un gain financier. Le travail, en tant qu'activité dans laquelle l'être humain peut s'épanouir et donner le meilleur de lui-même perd, lui, toute sa valeur. Il devient une activité stérile et aliénante et cela comme conséquence de la domination du temps chronométrique.

L'outil dirige

On en est donc arrivé à la situation absurde dans laquelle le temps chronométrique, qui n'était que l'outil, nous dicte à présent à nous, esprit, le rythme de notre vie intérieure. Il est par conséquent tout à fait compréhensible que nous ne puissions être heureux et que nous nous plaignions constamment d'être dépassés, le rythme que nous nous imposons est en effet tout à fait antinaturel et n'aurait jamais été choisi par l'esprit comme celui à respecter.

L'asservissement au temps chronométrique est l'œuvre de l'être humain lui-même. Pour comprendre comment un choix si peu judicieux a pu être fait et a pu se maintenir, il nous faut reparler du rôle et de la place de l'esprit et du cerveau chez l'être humain. Cela est d'autant plus nécessaire que le temps chronométrique n'est pas la seule chose à laquelle s'est asservi l'être humain. Entre autres choses, il s'est en partie aussi assujéti à la nourriture et assez complètement à l'argent. Caricaturalement dit : il ne mange pas pour vivre, mais vit pour manger ; il ne gagne pas de l'argent pour vivre, mais vit pour gagner de l'argent... si l'on peut vraiment parler de vivre dans un tel contexte, car, ce qui est vivant en nous, c'est l'esprit immatériel, doué de facultés de cœur lui permettant de soutenir et d'ennoblir tout ce qui l'entoure, mais qui est opprimé et limité dans ses possibilités par l'organisation dénuée de chaleur du temps chronométrique. C'est l'esprit vivant en nous qui est notre véritable moi, et non l'intellect pragmatique, froid, calculateur, produit du cerveau de matière dense, s'intéressant uniquement aux choses matérielles comme lui, comme, par exemple, l'argent, la nourriture, les honneurs terrestres, les machines, la technique et... le temps chronométrique.

Ce n'est pas une erreur de la part de l'intellect de s'intéresser à ce qui est matériel et de s'occuper exclusivement de cela. Étant le produit d'un organe matériel (le cerveau), la matière est la seule chose qu'il puisse appréhender et comprendre. Ce qui l'est par contre, c'est, pour l'être humain, d'avoir cessé de décider en son âme et conscience ce qu'il voulait faire, c'est-à-dire de décider avec son esprit, mais de toujours s'être référé à son outil : l'intellect.

L'asservissement au temps chronométrique n'est donc qu'une des nombreuses conséquences de la domination de l'intellect engendrée par l'hyper-développement des facultés intellectuelles de l'être humain, domination de l'intellect qui est à l'origine de la multitude de maux dont souffre l'être humain. Cette domination de l'intellect, c'est-à-dire de la raison, du rationalisme, du pragmatisme sur le cœur est si bien établie qu'il est aisé de comprendre la difficulté qu'il y a à s'en défaire. Malgré la très nette intuition que nous avons de la nocivité de la domination de l'intellect, la suprématie de nos conceptions et raisonnements intellectuels nous empêche d'envisager une telle remise en question, car cela reviendrait, pour l'homme d'intellect, à nier l'objet de son importance.

La lutte contre le gaspillage du temps

Pour l'intellect, seul le temps chronométrique importe. Mais comme il s'agit d'un temps qui passe — et les aiguilles de la montre rappellent avec insistance son passage —, c'est aussi un temps qui est gaspillé s'il n'est pas utilisé jusqu'à la plus petite parcelle. La lutte contre le gaspillage de telles parcelles improductives devient par conséquent une priorité et elle a pris des proportions absurdes, à cause de la vue fragmentaire de l'intellect. Qu'on en juge par quelques exemples.

Les vendeurs de cassettes audio préenregistrées disposent maintenant d'une machine qui est capable après chaque son parlé, de couper l'enregistrement pendant une milliseconde. Le gain est une diminution de 50% du temps nécessaire pour l'écouter et, accessoirement, de bande pour l'enregistrer, et cela sans perte de compréhension.

Dans certains pays, pour augmenter le temps de location disponible pour les spots publicitaires à la télévision, la vitesse du passage des films est très légèrement accélérée. Cette accélération n'est pas suffisante pour être remarquée, mais permet un gain de dix minutes sur deux heures de films.

Aux États-Unis, les caisses enregistreuses de certains supermarchés sont équipées d'un ordinateur qui contrôle la durée et le bien-fondé de toutes les interruptions. Les caissières qui sont surprises à gaspiller du temps à parler avec les clients sont pénalisées. Dans le même ordre d'idées, des programmes informatiques ont été mis au point pour repérer le genre et la durée des phases d'activité ou de non-activité des personnes travaillant sur ordinateur. L'employeur pourra dès lors contrôler combien de temps ses employés se sont absentés de leur écran, si l'utilisation de l'ordinateur a eu lieu pour des raisons professionnelles ou non, etc.

Dans différents pays, on cherche même à diminuer le temps nécessaire aux vaches pour engraisser et être prêtes à être livrées à la vente. La digestion des vaches étant longue (trente mètres d'intestins doivent être parcourus par le bol alimentaire une fois celui-ci liquéfié), certains éleveurs ne laissent plus leurs vaches brouter l'herbe, mais leur fournissent directement une alimentation liquide. Les étapes de la transformation des fibres végétales en

bouillie par leur passage dans la panse et dans la bouche (ruminations) sont supprimées. Les aliments passent directement dans la caillette (un des quatre estomacs de la vache) et la digestion et l'assimilation en est ainsi accélérée.

La recherche de gain de temps n'a pas seulement lieu dans les milieux de la production et de la vente. Les individus s'y livrent aussi dans leur vie privée, le plus souvent inconsciemment, en suivant sans s'en rendre compte le mouvement général. Ces gains ne sont pas toujours obtenus en accélérant le rythme des activités, mais aussi en faisant deux choses à la fois. Combien de personnes, de nos jours, contrairement à un passé proche, regardent la télévision en mangeant, téléphonent en conduisant une voiture, prennent leur petit-déjeuner en s'habillant, boivent en marchant, écoutent de la musique en travaillant, apprennent les langues en dormant, etc.

Avec une telle approche, on fait effectivement beaucoup plus de choses — ce dont l'intellect sera très satisfait —, mais, en définitive, on ne fait rien comme il faut, ce qui sera un manque pour la vie intérieure. La personne qui regarde la télévision en mangeant, n'a ni vraiment suivi l'émission, ni vraiment apprécié de manger. Celui qui écoute la musique en travaillant n'a ni vraiment entendu la musique, ni vraiment pu se plonger dans son travail ! L'expérience vécue en profondeur fait défaut. Et le vide qui est ressenti pousse à agir encore plus vite, dans l'illusion que **faire** beaucoup de choses, c'est aussi *vivre* beaucoup de choses.

Gagner du temps ?

En se soumettant au temps chronométrique, l'homme s'est mis dans une situation paradoxale à plus d'un titre. Plus il essaye de gagner du temps pour mieux vivre, plus il est sous pression et vit mal. Plus il vit mal pour vouloir gagner du temps, plus il a besoin de temps libre pour compenser, ce qui diminue d'autant son éventuel gain de temps. D'ailleurs, plus il stresse pour gagner du temps, plus il diminue son espérance de vie, et, par là, le temps qui lui reste à disposition.

Le cercle vicieux dans lequel se trouve l'homme peut être résumé de la manière suivante : il dépense du temps pour inventer et construire une machine qui lui permette de gagner du temps. Une fois cela fait, il utilise le temps gagné, non pas pour vivre, mais pour inventer une autre machine, qui lui permettra de gagner encore plus de temps, qu'il n'utilisera pas pour vivre, mais pour inventer une autre machine qui... et ainsi de suite.

La course après le temps est tellement ancrée en nous qu'elle est devenue une seconde nature. Nous supportons par conséquent très mal d'être retardés. Une personne prend-elle plus de temps que la moyenne pour entrer dans le bus, payer à la caisse, sortir sa voiture de sa place de parc, etc. L'impatience gagne aussitôt ceux qui doivent attendre. Pour d'autres, un feu rouge qui tarde de passer au vert, un avion en retard, une déviation sur la route peuvent être de terribles sources d'irritation.

Quelle différence avec les habitants des pays « non civilisés » (non esclaves du temps chronométrique) qui restent calmes devant les retards et les manques de ponctualité les plus scandaleux pour nous, et profitent même de s'offrir un peu de bon temps, en discutant ou mangeant avec leurs compagnons d'« infortune ». Le temps chronométrique n'est pas encore devenu pour eux le tyran qu'il est pour nous.

Chapitre 10 : Vaincre le temps

L'être humain ressent comme une limitation à sa libre disposition du temps, le fait que les journées ne contiennent pas plus de vingt-quatre heures et que sa vie sur terre ne durera pas éternellement. Il se révolte contre ce fait et, depuis des millénaires, cherche par tous les moyens possibles à vaincre le temps.

Si augmenter le nombre d'heures de la journée est visiblement irréalisable — les journées ne sont pas extensibles —, il n'en va pas de même avec la durée de la vie de l'homme. Sa longueur peut en effet varier énormément d'une personne à une autre et n'est pas limitée à un nombre d'années défini et égal pour tous, comme le sont les vingt-quatre heures du jour. Pour cette raison, de nombreuses recherches ont été entreprises pour essayer de découvrir les moyens d'accroître le nombre d'années de notre vie, en retardant le plus possible l'apparition de la vieillesse et de la décrépitude qui nous conduisent inexorablement à la mort.

Prolonger la vie

Ces recherches, aussi excentriques qu'elles paraissent, n'ont pas seulement été menées par des illuminés ou des doux rêveurs, mais par des scientifiques de grande valeur de toutes les époques. De nos jours, les grandes industries pharmaceutiques s'y intéressent. Certaines de ces recherches sont même en partie financées grâce à des crédits accordés par le gouvernement.

La quête d'une vie plus longue est basée sur le simple calcul suivant : si une personne pense vivre jusqu'à quatre-vingts ans par exemple, parce que l'espérance de vie dans le pays où elle habite est actuellement de cette durée, et que, par un moyen ou un autre, elle réussisse à prolonger sa vie jusqu'à cent vingt ans, elle aura quarante années de plus à vivre. Quarante années ! Cela représente beaucoup de temps supplémentaire dont elle peut disposer !

Mais comment y parvenir ? D'innombrables procédés ont été proposés : élixir de longue vie, plantes médicinales, diètes spéciales, prise de vitamines et de minéraux, transfusions de sang, injection d'extraits de glandes endocrines ou de cellules animales, greffe de glandes endocrines, aliments miracles, eaux thermales, poudre de roche, etc. Malgré l'abondance et la variété des moyens préconisés, peu de gens peuvent se vanter d'être devenus centenaires grâce à eux. Cela signifie-t-il que vivre plus de cent ans est un rêve irréalisable ?

Non. Le nombre de personnes atteignant cent ans d'âge est somme toute assez élevé. En 1979, les États-Unis en comptaient onze mille. Dans des pays à forte concentration de centenaires, comme l'Abkhazie, la Tchétchénie et l'Azerbaïdjan, on en compte entre cinq et quatorze pour dix mille habitants.

Pour un être humain, vivre cent années appartient au domaine du réalisable. La question qui se pose est bien sûr de savoir combien d'années au-delà du siècle nous pouvons raisonnablement espérer prolonger notre vie. Bien que la plupart des cas de plus-que-centenaires ayant atteint un âge très avancé (cent quarante, cent soixante ou deux cent quatre-vingts années) soient fantaisistes ou invérifiables, il en existe d'autres dont l'authenticité a pu être confirmée. Parmi ceux-ci : la doyenne suisse, qui mourut en 1993 à cent onze ans ; Fanny Thomas qui mourut aux États-Unis, en 1980, à l'âge de cent treize ans et deux cent quinze jours ; Carrie White, aux États-Unis aussi, décédée en 1990 à l'âge de cent seize ans. La doyenne française, Jeanne Calment, décéda en 1997 à cent vingt-deux ans !

Aujourd'hui, les scientifiques ne pensent plus que de vivre vingt années de plus que le siècle doive être considéré comme exceptionnel, c'est-à-dire en dehors des normes, mais au contraire comme quelque chose qui devrait être assez courant. En effet, par des approches très variées, des chercheurs de différentes disciplines en sont arrivés à un même constat : le corps humain est construit pour vivre environ cent vingt années. Mais, loin de se satisfaire de cet âge canonique, certains scientifiques pensent pouvoir repousser cette limite imposée par la physiologie et l'amener bien au-delà de cent vingt ans grâce, entre autres, à une action sur les gènes !

Une question à laquelle nous serons inévitablement confrontés, en admettant que de tels procédés de prolongation de la vie soient réellement mis au point, est de savoir de combien d'années il serait souhaitable de prolonger la vie de l'être humain. Est-ce qu'une durée de deux cents ans suffirait ? Ou serait-il préférable de vivre cinq cents, neuf cents ou mille deux cents années ? Ou encore " pour toujours ", comme le déclarait un millionnaire américain qui finance très généreusement des recherches sur la longévité ?

Et sur une vie de cinq cents ans, par exemple, combien d'années occuperaient la jeunesse, l'adolescence, l'âge adulte ? Ces périodes seraient-elles aussi longues qu'aujourd'hui, mais suivies, par conséquent de quatre cent vingt ou quatre cent trente années de vieillesse ? Certainement pas. Mais alors combien d'années dureront ces différentes périodes ? Et quel sens aurait, par exemple, une adolescence qui s'étend sur cinquante années ?

Ces différentes questions nous ramènent obligatoirement à parler du temps, car, pour y répondre, nous devons d'abord savoir à quoi sert le temps.

Deux conceptions de la vie

Le rôle que l'on accorde au temps est très différent selon que l'on a une conception matérialiste ou spiritualiste du monde.

Pour le matérialiste, seules les choses matérielles existent. Par conséquent, la vie n'est pas quelque chose en soi qui, dans certaines conditions favorables, anime la matière, mais est au contraire une émanation de l'activité de la matière. Ainsi, l'être humain est en vie, pense et ressent, grâce aux innombrables réactions biochimiques qui ont lieu en lui. À la mort, non seulement l'organisme se désagrège, mais, avec lui, la conscience que nous avons péniblement acquise de nous-mêmes au cours de notre courte existence. La question du temps ne se pose donc que pendant la brève durée de la vie terrestre, puisque, en dehors d'elle, notre moi n'existe pas et ne peut par conséquent être conscient, intéressé ou préoccupé par quelque question que ce soit, qu'il s'agisse du temps ou d'autre chose.

L'être humain sortant du néant pour y retourner après une courte période d'existence, le temps que nous avons à disposition n'a de sens, pour les matérialistes, que dans les plaisirs, les satisfactions et le « bon temps » que l'on arrive à obtenir pour soi-même. Tous les obstacles, souffrances, contrariétés doivent être combattus avec énergie, car ils empêchent de jouir du temps de manière plus plaisante. Que l'on doive se dépêcher, ou tout au moins ne pas traîner à obtenir ces plaisirs et que, parfois, il faille utiliser des moyens qui ne sont pas toujours moralement irréprochables est compréhensible avec une telle approche. Pour le matérialiste, le temps qui passe le rapproche inexorablement de la mort. Cette dernière étant la grande mangeuse de secondes, de minutes et... de plaisirs, il faut la prendre de vitesse.

Les spiritualistes, eux, croient en l'existence de choses immatérielles. Parmi celles-ci, l'esprit humain, le moi véritable de l'homme, qui, malgré sa constitution plus éthérée, est plus important que le corps physique qu'il anime et utilise à son profit pendant la durée de son séjour terrestre. À la mort du corps, l'esprit ne meurt pas, mais poursuit son existence. Pour l'esprit, l'utilité du temps n'est pas liée exclusivement aux nécessités et possibilités du plan terrestre. Que l'esprit séjourne sur terre ou dans d'autres plans, le temps est une possibilité qui lui est offerte pour développer les facultés qui reposent en lui.

En les amenant à un plein épanouissement, il ne fait que participer au mouvement évolutif de la création dont il est une partie. Le perfectionnement croissant de ses facultés, donc de lui-même, lui permet de regagner son plan d'origine, le paradis, et d'y séjourner en tant qu'esprit accompli. Sans ce perfectionnement, il aurait en effet perturbé l'harmonie qui y règne. Son séjour au paradis, soulignons-le, dure alors éternellement, c'est-à-dire sans limite de temps ! Le vieux rêve de l'humanité — dont le millionnaire américain cité plus haut se faisait l'avocat en disant : « Je veux vivre éternellement » — est donc possible. Mais pas sur terre, pas dans un corps de chair périssable.

Le temps passé loin du plan spirituel est donc un temps d'apprentissage indispensable pour l'esprit, car ce n'est qu'en faisant des expériences dans les plans de matière dense et subtile — où, rappelons-le, tout va plus lentement que dans le plan spirituel —, qu'il apprend peu à peu à utiliser ses facultés et qu'il les développe. De plus, à cause de la grande densité et pesanteur des plans de matière, l'esprit, tel un athlète s'entraînant avec des résistances, doit déployer une force de réaction beaucoup plus grande et persévérer avec beaucoup plus d'assiduité, ce qui fortifie et développe d'autant plus sa volonté et ses facultés.

Les expériences vécues dont l'esprit a besoin peuvent être de genres très différents. Ce sont les petits événements de la vie quotidienne qui, parce qu'ils sont pris à cœur, sont ressentis au plus profond de soi, ou, au contraire, les événements les plus intenses, comme des accidents, des conflits, des décès, mais aussi une naissance, une rencontre, une aide inattendue, etc. Ces expériences peuvent donc apporter des souffrances ou de grandes joies, mais toujours elles sont utiles à l'esprit, car, en le touchant, elles l'aident à apprendre et, par là, à se développer.

Faire des expériences vécues

Le temps est donc là pour que nous puissions faire des expériences. Or, un matérialiste considérera sûrement que vivre avec son cœur ou d'après de hautes valeurs peut certes réveiller en l'être humain des sentiments particuliers, mais que ces derniers sont comme un grand feu de paille qui s'enflamme en nous. Une fois éteint, il n'en reste rien. D'après lui, l'homme sacrifie ainsi son temps à des chimères et ferait beaucoup mieux de s'occuper de choses concrètes. L'objet produit, avec ou sans cœur, reste de toute manière ce qu'il est et aura un prix identique, puisque déterminé à l'avance. Respecter son prochain, être honnête, etc., c'est se compliquer inutilement la vie. De tels efforts n'apportent guère d'avantages matériels et, le plus souvent, ne font qu'entraver la libre réalisation des désirs personnels.

Pour le matérialiste, ce qui compte, ce n'est pas tant le vécu que le résultat du vécu, c'est-à-dire les choses matérielles qui subsistent, visibles et tangibles, après l'action : les objets produits, l'objectif atteint, l'argent gagné, le pouvoir acquis, le travail réalisé. Pour lui, le vécu, l'enthousiasme ou les intuitions plus élevées ressenties dans l'action, s'éteignent vite et disparaissent à jamais, contrairement aux choses matérielles, qui, elles, demeurent.

Et pourtant, rien de ce que l'être humain vit et ressent profondément en lui n'est perdu. Au contraire, ce qui le touche intérieurement ne disparaît pas, mais s'inscrit dans son âme. Les expériences vécues qu'il fait, qu'elles soient agréables ou non, participent à son développement intérieur et à l'épanouissement de sa personnalité. Elles deviennent ce vécu qui fait la richesse de chacun, richesse qu'il emporte avec lui parce qu'elle repose dans l'esprit.

L'esprit peut donc évoluer grâce aux expériences vécues qu'il fait. Il **peut** évoluer, mais il ne le *fait* pas nécessairement. Tout dépend de la manière dont il vit, c'est-à-dire si l'esprit participe à ce qu'il fait ou si seul l'intellect est en action.

Obstacles au vécu

Normalement, le cerveau coordonne toutes les informations concernant le vécu terrestre et les envoie à l'esprit qui pourra ainsi le ressentir et en tirer les leçons pour sa propre évolution. Il y a donc une collaboration entre l'esprit et le cerveau, mais cette collaboration n'a pas toujours lieu. À cause de l'hyper-développement du cerveau et de la domination de l'intellect sur l'esprit qui en résulte, les informations reçues par le cerveau ne sont plus transmises à l'esprit comme cela devrait être, mais conservées et retenues dans le cerveau qui les élabore tout seul.

Cette absence de collaboration fait que l'esprit est mis de côté, court-circuité, et ne participe pas au vécu. Il ne ressent pas ce qui se passe, ni ne vit les hauts et les bas des situations, car il n'est pas informé par le cerveau de ce qui se passe. Ne s'efforçant peut-être pas non plus d'agir avec cœur ou d'imposer sa volonté, il devient un spectateur passif de ce que le cerveau décide pour lui.

À la mort du corps physique, l'esprit (l'âme) qui se libère de son enveloppe de matière dense, n'a aucun trésor à emporter avec lui et il devra poursuivre son chemin les mains vides. En effet, il est passé à côté de tout ce que lui offraient les expériences de son incarnation écoulée, car il n'y participait pas. Et les trésors matériels : fortune, possessions, honneurs, etc. auxquels il accordait tant d'importance doivent rester en arrière. On peut dire à juste titre qu'une personne dans une telle situation sera vraiment passée à côté du principal, qu'elle aura gaspillé sa vie, son temps.

À cause de la domination de l'intellect, cette situation est devenue très courante. De plus en plus de personnes traversent presque toute leur vie sans se laisser toucher intérieurement, mais ne réagissant qu'intellectuellement à tout ce à quoi elles sont confrontées. La grande insatisfaction qu'elles en ressentent les pousse d'autant plus désespérément vers quelque chose qui puisse les satisfaire vraiment. En réalité, cette satisfaction pourrait être obtenue en faisant à peu près les mêmes choses, mais en se donnant la possibilité de les vivre réellement intérieurement.

Mais une personne dans cette situation ne cherche généralement pas dans cette direction et poursuit par conséquent sa course après d'hypothétiques gains de temps qui devraient lui permettre d'obtenir le temps de vivre réellement.

Ici et maintenant

À l'opposé, quelqu'un qui vit d'après son temps intérieur vit intensément ce qu'il fait. Lorsqu'il travaille, il est plongé dans son travail. Lorsqu'il parle avec des amis, il est tout entier dans la conversation. Lorsqu'il se livre à ses loisirs, il a tout son cœur dedans. Étant entièrement dans ce qu'il fait, il ne souhaitera pas autre chose. Il n'y pensera d'ailleurs même pas. Ce n'est que lorsque quelqu'un n'est pas entièrement dans ce qu'il fait qu'il peut souhaiter faire quelque chose d'autre et que la course après le temps commence. S'il a une très forte envie de manger, il n'a pas en même temps une forte envie de lire. Lorsqu'il apprécie de lire, il n'a pas en même temps envie de se promener. La force du plaisir de lire supprime tout autre désir. Ce n'est que lorsque la lecture est interrompue que d'autres désirs peuvent apparaître. En vivant de cette manière, l'esprit vit beaucoup d'expériences, expériences dont il peut tirer profit pour son évolution.

Le lecteur rétorquera peut-être que cela n'est possible qu'à celui qui a beaucoup... de temps à disposition et qui peut en disposer librement. Que si la personne mentionnée peut apprécier de se plonger si joyeusement et insouciant dans ce qu'elle fait, c'est que rien ne presse. Qu'en est-il des gens qui ont beaucoup d'obligations et dont les activités doivent être comprimées dans des horaires astreignants, et qui, pour cela, sont très stressés ?

La situation n'est au fond pas fondamentalement différente. Toute activité peut procurer des joies et être l'occasion d'apprendre. Tout dépend de combien de... cœur on y met ! En faisant, malgré les exigences du temps, son travail avec cœur, une personne stressée modifie totalement son vécu. Au lieu d'effectuer ce qu'elle fait tout en réfléchissant à tout ce qu'elle doit encore faire, ce qui revient ni à vivre vraiment ce qu'elle fait, ni à préparer intelligemment la suite, une telle personne, en se concentrant uniquement sur l'activité qui l'occupe se débarrasserait du même coup de tout le souci et l'agitation que lui cause la pensée des nombreuses activités qu'elle doit encore effectuer. Le gain serait immense.

La contrainte du temps, les échéances qu'elle ne doit pas dépasser ne lui laissent évidemment pas le temps de traîner et de rêver. Le travail devra peut-être être réalisé de manière superficielle. Mais ici encore, il y a deux choses à considérer : d'une part, le travail et, d'autre part, le vécu lors de son exécution. Il est tout à fait possible de vivre intérieurement ce que l'on fait, tout en devant respecter le temps chronométrique. Une certaine distance peut d'ailleurs aussi être maintenue entre soi et l'absurdité d'un horaire imposé. En d'autres termes, il faut éviter que la conscience soit concentrée sur le stress, les contraintes, etc. — ce qui serait une approche se concentrant sur le côté le plus terre-à-terre de l'activité —, mais il faut la diriger sur le moment présent et le vécu en cours.

Stress et temps chronométrique

Il faut souligner d'autre part qu'une vie extrêmement remplie n'est pas nécessairement synonyme de stress et d'esclavage au temps chronométrique. N'observe-t-on pas souvent que plus une personne a de responsabilités, et pour cela un horaire très chargé, plus elle est organisée et, par là, maîtrise son temps.

Alors qu'une autre personne, dont les obligations sont bien moindres, est plus vite dépassée, parfois déjà par son propre travail, mais d'autant plus par tout événement imprévu ? C'est une question de maîtrise de temps... chronométrique par l'esprit. Le manque de maîtrise se montre d'ailleurs dans le fait qu'il ne se manifeste généralement pas seulement là où de vraies

contraintes existent — comme dans le milieu professionnel —, mais aussi dans l'organisation du temps libre.

Et, dans le pire des cas, il faut tout de même noter que, dans notre civilisation, le temps soumis au plus grand nombre d'impératifs et de contraintes est celui du monde professionnel et que celui-ci est une période limitée de la journée. Le reste du temps peut donc tout à fait être organisé et vécu différemment. Celui-ci pourrait avoir une qualité tout autre, beaucoup plus élevée, riche, qui compenserait les périodes moins fertiles et gratifiantes. Mais est-ce le cas ?

Si, à de telles personnes, étaient offertes des journées de trente-six ou quarante heures, le problème demeurerait exactement identique. Elles continueraient à courir, car le problème réel n'est pas le manque de temps, mais le manque de vécu dont leur esprit est responsable en ne maîtrisant pas mieux le temps chronométrique.

Prolonger la vie de quarante années par exemple, et atteindre ainsi cent vingt ans d'âge, ne serait d'aucune utilité pour les esclaves du temps chronométrique, car ceux-ci ne feraient que poursuivre la course sans fin à laquelle ils se livrent et leur esprit demeurerait toujours à l'écart de la vie et de l'expérience véritable. Cinq ou cinquante années d'adolescence, quarante ou cent années d'âge adulte ne changeraient toujours rien au problème si une prise de conscience ne s'opère pas et que l'esprit ne s'éveille et ne reprenne la première place : l'esprit dirigeant, le cerveau se pliant aux directives et aux désirs de l'esprit. Pour vaincre le temps, il faut se vaincre soi-même. Il ne faut pas rajouter des années à la vie, mais du vécu spirituel dans les années.

De lui-même, l'intellect ne cédera jamais sa place, car il ne peut faire autre chose que déployer ses propres capacités, qui sont intellectuelles. Il est nécessaire que l'esprit se réveille et reprenne la place qui lui a été usurpée. Ce réveil intérieur est donc un réveil spirituel !

Chapitre 11 : Vivre le présent

Le seul moment que l'esprit peut pénétrer de sa chaleur est le présent, puisque le passé et le futur n'existent pas en tant que tels. Il est important de le savoir, car il en découle une chose des plus utiles : pour devenir plus spirituel, il faut s'efforcer de vivre plus dans le présent.

Qu'il en soit bien ainsi est très visible. En effet, si une caractéristique de l'être humain d'aujourd'hui est de courir après le temps, une autre est d'être matérialiste, et une autre encore est de rarement vivre dans le présent.

Avec ou sans l'esprit

Pour un être humain, « être dans le présent » signifie que tous les différents composants de son être soient là, c'est-à-dire, en simplifiant, aussi bien son esprit que son corps. Si le corps ne peut faire autre chose que d'être dans le présent, il n'en va pas de même avec l'esprit. Celui-ci peut être plus ou moins relié au corps ou dominé par l'intellect et, par là, participer plus ou moins aux événements.

En voici quelques exemples.

Très souvent, nous nous livrons à des activités simples sans être absorbés et conscients de ce que nous faisons. Comme le dit très justement la sagesse populaire : « nous sommes ailleurs » ou, plus précisément, « notre esprit est ailleurs ».

Dans de tels cas, notre activité est avant tout dirigée par le cerveau. Ce dernier est en effet capable de coordonner nos gestes, planifier quelques mouvements, etc. sans grande participation de l'esprit, puisque le rôle de l'intellect consiste justement à réaliser ce genre de travaux pour seconder l'esprit.

Dans ces moments, nous agissons de manière un peu automatique. Ce qui est matériel en nous (le cerveau et le corps) participe bien à l'action, ce dont pourra témoigner n'importe quel spectateur, mais, intérieurement, il manque quelque chose. L'esprit est en retrait, déconnecté de la réalité, c'est-à-dire déconnecté du présent ! Il n'intervient pas activement, mais est tout au plus un spectateur passif et distant.

La situation opposée : une très grande présence et une très grande concentration n'impliquent pas nécessairement une participation de l'esprit, car elles peuvent être le résultat d'une activité exclusivement intellectuelle. Dans ce cas, l'intellect met de côté l'esprit et se plonge dans l'étude et l'analyse uniquement matérielle d'une situation, d'une activité ou d'un problème. Toutes ses facultés sont en alerte, il réfléchit, examine, cherche à tirer des conclusions ou à trouver des solutions. Il est profondément absorbé et concentré dans son travail, mais celui-ci, aussi intense qu'il soit, se limite au seul domaine accessible au cerveau : le domaine matériel. Pas plus que dans le cas précédent, l'esprit ne participe. Il s'agit d'un travail froid, sec et mort, comme peut en produire une machine.

La non-participation de l'esprit peut se manifester encore différemment. La place qu'occupe actuellement l'intellect étant une place usurpée, ce dernier est obligé de maintenir une activité continue afin d'éviter toute pause qui permettrait à l'esprit de reprendre le dessus. Il en résulte un flot ininterrompu de pensées avec lesquelles il joue.

Ces longues chaînes de pensées s'imposent désagréablement à l'être humain, car elles l'empêchent de trouver le silence et le calme intérieur nécessaires pour obtenir une certaine sérénité. Ce ressassage continu de pensées conduit dans un monde déconnecté de la réalité. La personne qui s'y livre n'est plus consciente de son entourage et de ce qui s'y passe, elle n'est donc plus dans le présent.

En pensées dans le passé ou le futur

Mais, si elle n'est pas dans le présent, où est-elle donc ? Elle est soit dans le passé, soit dans le futur. Ou, plus précisément, étant donné que le passé et le futur ne sont pas des lieux où l'on peut se rendre, elle est en pensées, c'est-à-dire avec son intellect, dans des formes passées ou futures. L'esprit est donc à nouveau mis de côté.

Réfléchir aux événements écoulés ou à des projets à venir n'a rien de mauvais en soi et peut même être très bénéfique, car cela permet de tirer les leçons de nos actions passées et de mieux préparer notre avenir. Ce qui est néfaste, c'est de consacrer la plus grande partie de la vie à le faire. Or, certaines personnes le font presque continuellement et finissent par prendre l'habitude de fonctionner essentiellement « ailleurs » que dans le présent.

Il existe ainsi des gens orientés principalement vers le passé. Pour eux, celui-ci revêt plus d'importance que le présent. Ils se remémorent leur vie écoulée, rêvent du bon vieux temps ou, au contraire, regrettent et se morfondent sur leurs erreurs de jadis. Le présent n'arrive pas à attirer suffisamment leur attention et les événements qui s'y déroulent passent sans toucher leur esprit. Ils ne peuvent par conséquent jamais se réjouir de ce qui se passe au moment même où cela a lieu. Ils ne ressentent pas non plus tout le sérieux des situations dans lesquelles ils se trouvent. Ce n'est que lorsque l'événement est révolu qu'ils commencent à en prendre conscience, à y penser, à en parler, à l'apprécier ou à le regretter. Mais il ne s'agit là que de l'ombre d'une expérience vécue.

Les personnes orientées vers le futur, elles, ont leur attention et leurs pensées principalement dirigées vers l'avenir. Ce qui compte pour elles, ce sont les projets et les rêveries sur les lendemains plus radieux. Elles construisent un monde idéal conforme à leurs désirs ou, au contraire, spéculent ou analysent sans cesse un futur qu'elles appréhendent, parce qu'elles le prévoient sombre.

Dans les deux cas, ces personnes, comme le disait déjà le philosophe français Pascal, négligent le seul moment qui leur appartient :

« Nous ne tenons jamais au temps présent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent à venir, comme pour hâter son cours ; ou nous rappelons le passé pour l'arrêter comme trop prompt : si imprudent que nous errons dans les temps qui ne sont pas les nôtres, et ne pensons point au seul qui nous appartient. »

Pensées

Quelques expressions employées couramment, témoignent de ce que nous ressentons intuitivement lorsque nous ne sommes pas vraiment présents, l'esprit, l'intellect et le corps ne forment plus un tout étroitement uni, mais qu'un des éléments est décalé ou décentré par rapport aux autres. Ces expressions décrivent très justement les gens concernés comme étant « à côté d'eux-mêmes » ou comme n'étant pas « centrés ». Le conseil qui leur est donné est

d'ailleurs de revenir à eux, de se reprendre, c'est-à-dire de ramener l'esprit dans le corps pour qu'il le dirige, ou, en d'autres termes, de faire l'effort d'être plus « ici et maintenant ».

Vivre le présent avec l'esprit

Pour vivre le présent, il ne suffit donc pas d'être présent avec son corps, ou encore être intellectuellement très actif, mais il faut aussi être présent avec son esprit. Dans l'expression " vivre le présent ", il y a le mot vivre. Or, du cerveau et de l'esprit, seul l'esprit est vivant et peut par conséquent ressentir et *vivre* quelque chose.

Vivre dans le présent, en quoi cela consiste-t-il ? Que doit-on faire pour vivre vraiment ? Il faut, est-il dit dans le Message du Graal :

*« ... que l'on savoure pleinement chaque minute, mais **intérieurement**, et pas seulement extérieurement ! Il faut que chaque heure du présent devienne pour l'être humain une authentique expérience vécue, la douleur comme la joie ! De toute son aspiration, de toutes ses pensées, de toutes ses intuitions, il doit être ouvert à chaque instant que lui offre le présent et être par conséquent en état de **veille** ! C'est seulement de **cette manière** qu'il tire de son existence terrestre le profit qui est prévu pour lui. Ni ses pensées tournées vers le passé ni ses rêves d'avenir ne lui permettent d'acquérir l'expérience vécue véritable, une expérience suffisamment forte pour marquer son esprit du sceau qu'il emportera dans l'au-delà comme quelque chose d'acquis.*

*Si ce qu'il vit ne le touche pas intérieurement, il ne peut pas non plus **mûrir**, car la maturation dépend exclusivement des expériences vécues.*

Si, durant son séjour sur Terre, il n'a pas constamment vécu le présent en son for intérieur, il s'en retournera les mains vides ; il devra rattraper le temps ainsi perdu et recommencer son parcours parce qu'il aura manqué de vigilance et n'aura rien acquis par l'expérience vécue. »

(Dans la Lumière de la Vérité, Message du Graal, tome II, conférence 59)

Cet état d'éveil intérieur, d'ouverture et de vigilance, cette présence nécessite un effort de la part de l'esprit, effort d'autant plus important qu'il a perdu l'habitude de le faire. En effet, si l'intellect a pu s'hyper-développer, c'est bien parce que l'esprit, de son côté, est resté inactif. Le danger existe donc qu'après avoir fait avec notre esprit quelques efforts pour nous centrer sur le présent, sans que nous nous en rendions compte, notre intellect reprenne le dessus. Cela est cependant facile à observer, car, avec la reprise de sa domination, la course après le temps recommence également.

Se précipiter à travers l'existence, courir après le temps est donc un signe de manque d'activité de la part de l'esprit.

Nécessité d'un réveil spirituel

Une grande aide pour réveiller l'esprit, afin de lui permettre de réellement vivre le présent, consiste pour l'être humain à se préoccuper des questions spirituelles. En effet, pour trouver des réponses aux questions sur son origine, le sens de sa vie et ce qui l'attend après la mort — toutes choses qui dépassent le cadre étroit de la matière —, l'être humain doit faire appel à son esprit. Celui-ci est ainsi obligé de se mettre en mouvement. En effet, il ne peut plus,

comme il en avait l'habitude, laisser l'intellect s'en occuper, car ce dernier n'est pas en état de le faire.

Ainsi, au fur et à mesure de ses efforts, l'esprit se réveille de plus en plus et il lui devient possible de constater que le temps ralentit. Ralentir n'est pas le mot exact, puisque le temps est immobile. Mais cette impression de ralentissement qu'il éprouve est la même que celle que nous ressentons lorsque nous vivons intensément quelque chose d'heureux ou de dramatique. Le temps nous semble alors comme suspendu. Cette impression d'être en dehors du temps, que celui-ci est comme arrêté, est l'expérience vécue du temps immobile que nous pouvons faire en tant qu'esprit. Cette expérience n'a pas besoin d'être longue, un court instant suffit. Mais, par son intensité et sa qualité, elle vivifie l'esprit qui, stimulé par cette expérience, reste réveillé et actif encore une partie de la journée.

Ce sont ces journées réussies dont on se souvient avec émotion parce qu'elles nous ont touchés intérieurement. Elles nous ont touchés, mais nous nous sommes aussi *laissé* toucher en étant ouverts spirituellement.

Les événements qui déclenchent ces moments particuliers – une parole, un geste, un regard ou un sourire – sont brefs. Il y aurait donc beaucoup de place dans le temps pour de tels événements, si nous avions l'ouverture nécessaire pour nous laisser toucher par eux. En s'ouvrant correctement, l'être humain, tel l'artiste, pourrait faire de chacune de ses journées une œuvre d'art. Mais, généralement pressé et stressé, il ne remarque pas de tels instants. Le plus souvent, il faut que les circonstances extérieures le forcent à interrompre sa course après le temps pour qu'il se mette à réfléchir. Immobilisé au lit par une grave maladie ou par un accident, il se rend enfin compte qu'il ne faisait que courir, sans rien vivre. Malgré le caractère douloureux de leurs troubles physiques, un certain nombre de ces malades sont alors reconnaissants de ce qui leur est arrivé. Effectivement, grâce à cette interruption forcée, ils ont pu prendre conscience que l'épuisante poursuite qu'ils livraient au temps les faisait passer à côté de beaucoup de choses qui avaient tellement plus de valeur que celles après lesquelles ils couraient. L'ouverture intérieure qu'ils acquièrent ainsi les fait parfois dire plus tard qu'ils n'ont vraiment commencé à *vivre* qu'à partir de leur maladie.

Ce n'est d'ailleurs certainement pas sans raison que le troisième commandement donné aux hommes soit celui du repos. « Tu sanctifieras le jour de repos » exhorte l'être humain à interrompre à intervalles réguliers sa poursuite de buts et devoirs matériels pour prendre le temps de faire un retour sur lui-même. En examinant le soir son comportement lors de la journée écoulée ou, le dimanche, celui de la semaine écoulée et en s'ouvrant vers le haut pour le faire, il peut éviter de se lancer unilatéralement dans la course folle après le temps où l'entraîne son intellect. Cette course folle n'a en effet d'attrait que pour l'intellect. Malgré les plaintes, elle plaît à bien des gens, car elle leur évite de devoir faire l'effort de se réveiller spirituellement, ce qui, comme nous l'avons vu, nécessite un effort auquel ils ne sont plus accoutumés et que, pour cela, ils ressentent désagréablement.

Une chose après l'autre

Lorsqu'une personne est réveillée spirituellement, elle perd toute envie et tout besoin de courir. Elle agit en se basant sur le principe que chaque chose qui mérite d'être faite mérite d'être bien faite. Elle préfère donc la qualité à la quantité. Se dépêcher et bâcler un travail pour pouvoir dire qu'il est fait ou tenter de se donner bonne conscience est quelque chose qui lui est étranger. Pour elle, il y a un temps pour chaque chose, et chaque chose doit se faire en

son temps. Avec sagesse, elle prend par conséquent le temps de faire une chose après l'autre, sagesse qui est un attribut de l'esprit, et non de l'intellect. Ce dernier peut certes être érudit, logique, rusé, etc., mais jamais sage. La sagesse est une qualité que seul l'esprit peut acquérir.

Lorsque nous faisons une chose après l'autre avec sagesse, nous vivons dans le présent et ce que nous faisons devient ce qui, à nos yeux, est le plus important à faire. Nous ne désirons donc pas accomplir d'autres choses, car cela nous amènerait non seulement à ne plus être dans le présent (nous nous mettrions à penser au futur en nous réjouissant ou en nous impatientant), mais également nous pousser à nous dépêcher et stresser pour accélérer la venue du moment où nous pourrions réaliser ces autres choses !

D'ailleurs en vivant dans le présent, on peut accomplir beaucoup plus de choses qu'une personne stressée qui s'agite, se disperse et ne profite pas du temps qu'elle a à disposition.

C'est bien de la sagesse qu'il faut avoir pour patienter et ne pas vouloir à tout prix être à un autre moment en train de faire autre chose. Elle résulte de la prise de conscience de l'esprit que pour lui, tout peut être une expérience, et, dans ce sens, que c'est moins la chose que l'on fait que la leçon que l'on en tire et les facultés que l'on développe qui sont importantes. La sagesse consiste donc à se rendre compte **qu'il ne nous faut pas plus de temps pour vivre, mais qu'il nous faut vivre plus le temps que l'on a.**

Mais, combien sommes-nous dans ce que nous faisons ? Combien chaque chose que nous effectuons est la plus importante pour nous ? L'anecdote suivante nous permet de le découvrir.

À un sage qui plantait un arbre dans son jardin, il fut posé la question : « Que feriez-vous encore aujourd'hui si l'on vous annonçait que c'était le dernier jour de votre vie ? » À l'instar de ces gens qui, atteints d'une maladie mortelle, entreprennent un voyage autour du monde pour profiter encore des quelques mois qu'il leur reste à vivre, la plupart des gens répondraient à la question posée au sage en énumérant une liste de plaisirs qu'ils voudraient encore s'octroyer ou de gens qu'ils voudraient encore revoir une dernière fois. Le sage, lui, répondit : « Je finirais de planter mon arbre ! »